

BERLIN ANNÉE ZÉRO

DU MÊME AUTEUR

- La Guerre de la noix muscade* (Noir sur Blanc, 2000)
Les Aventuriers de la Reine (Noir sur Blanc, 2002)
Samourai William (Noir sur Blanc, 2003)
Captifs en Barbarie (Noir sur Blanc, 2006)
Le Nez d'Edward Trencom (Buchet/Chastel, 2007)
Le Paradis perdu (Noir sur Blanc, 2010)
Le Monde selon Arnold (Buchet/Chastel, 2010)
Wolfram, un jeune rêveur face aux nazis (Noir sur Blanc, 2012)
Roulette russe (Noir sur Blanc, 2015)
Le cadavre était presque parfait (Buchet/Chastel, 2016)
Les Miscellanées (Libretto, 2016)
Les Saboteurs de l'ombre (Noir sur Blanc, 2018)
D-Day (Noir sur Blanc, 2019)

GILES MILTON

BERLIN ANNÉE ZÉRO

La première bataille de la guerre froide

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Florence Hertz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Checkmate in Berlin : The Cold War Showdown
That Shaped the Modern World*

Copyright © Giles Milton 2021
© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-742-6

Pour George

Sommaire

<i>Cartes : Berlin</i>	11
<i>Allemagne occupée 1945-1949</i>	12
<i>Les quatres secteurs de Berlin 1945-1949</i>	14
<i>Protagonistes</i>	19
<i>Prologue</i>	23

Première partie Des Alliés sur leurs gardes

1. En route pour Berlin	41
2. Un drapeau sur le Reichstag.....	59
3. Berlin à l'heure rouge	79
4. Main basse sur Berlin.....	93

Deuxième partie En eaux troubles

5. Les Alliés arrivent	109
6. Une vie au jour le jour	131
7. Le partage du butin	149
8. Que la bataille commence !.....	169
9. Le temps des seigneurs.....	187

Troisième partie

La rupture

10. Un rideau de fer.....	207
11. Le ministère du mensonge.....	217
12. Crime et châtement	233
13. Le rapt des cerveaux.....	253
14. Sables mouvants.....	271
15. Le bras de fer.....	287

Quatrième partie

Le siège

16. Un siège presque parfait.....	307
17. Tous sur le pont !.....	323
18. Nous avons des ailes.....	341
19. Échec et mat.....	359
20. Les fruits de la victoire	375

<i>Épilogue</i>	385
-----------------------	-----

<i>Remerciements</i>	391
----------------------------	-----

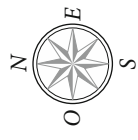
<i>Notes et sources</i>	395
-------------------------------	-----

<i>Bibliographie</i>	423
----------------------------	-----

<i>Index</i>	435
--------------------	-----



Allemagne occupée
1945-1949



MER DU NORD

DANEMARK

Schleswigland

Litbeck

Fuhlsbüttel

Finkenwerder

Fassberg

Wunstorf

Hanovre

Buckelberg

Helmstedt

Marienborn

Potsdam

BERLIN

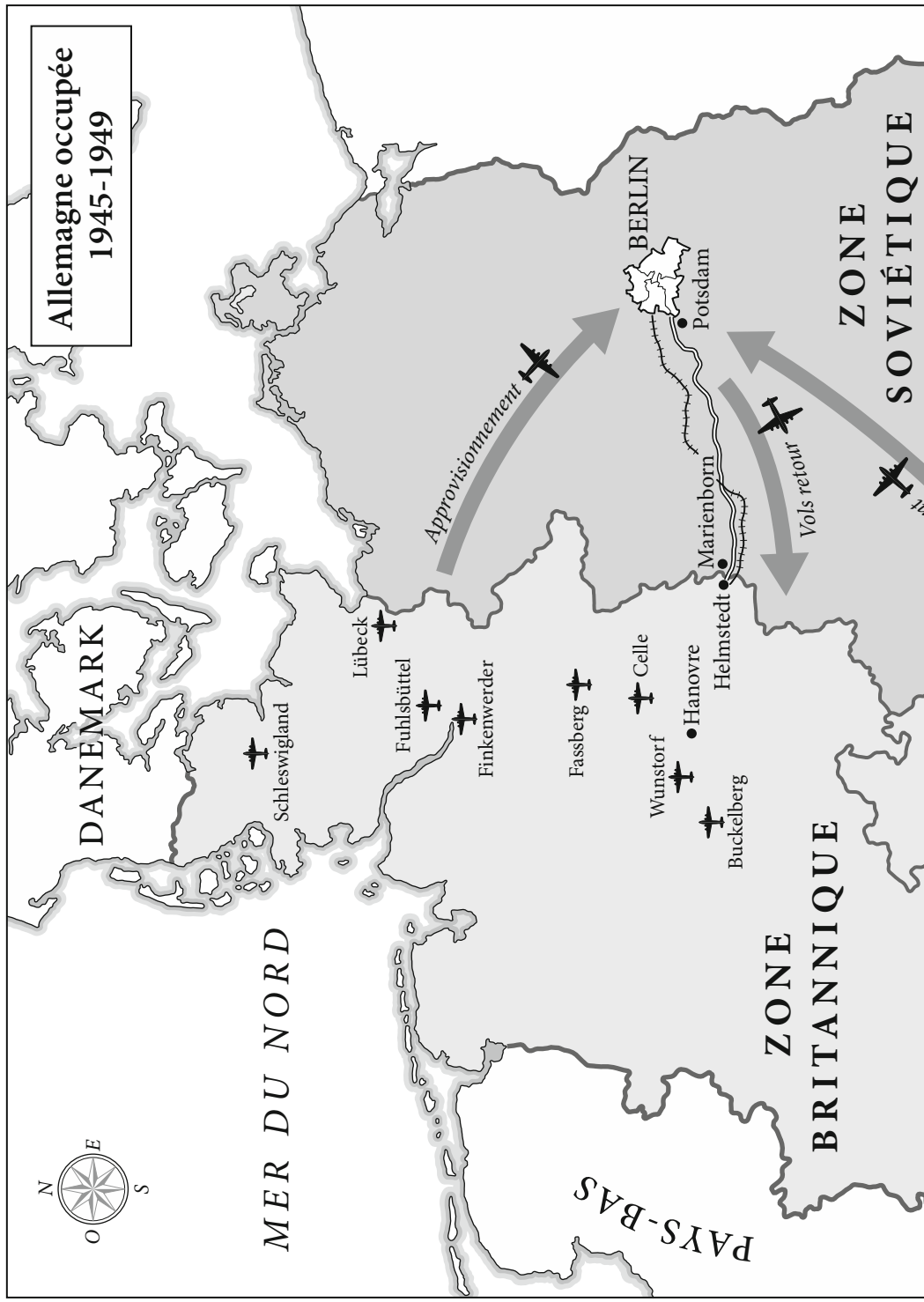
Approvisionnement

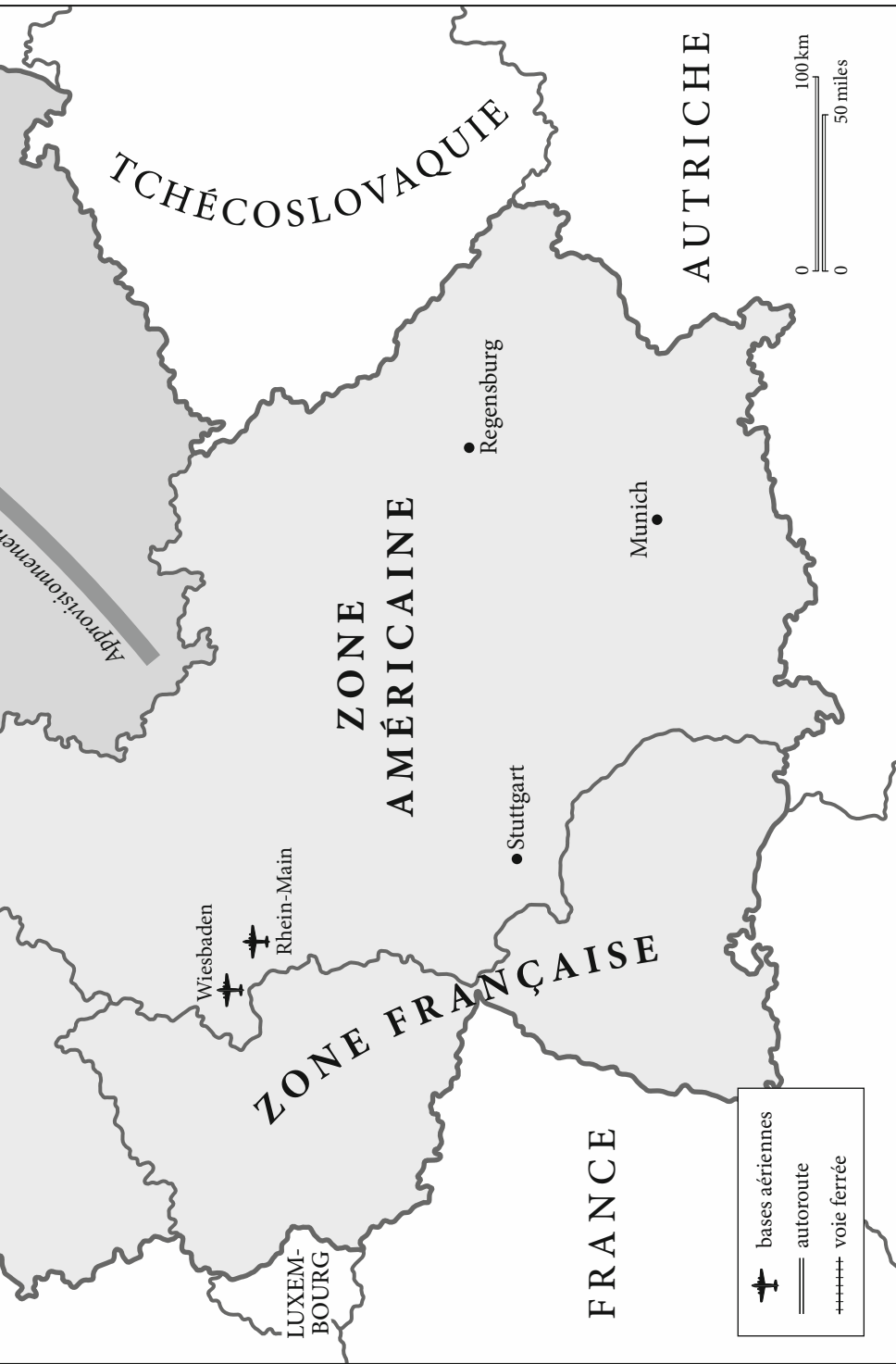
Vols retour

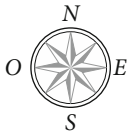
ZONE
BRITANNIQUE

ZONE
SOVIÉTIQUE

PAYS-BAS







SECTEUR FRANÇAIS

REINICKENDORF

QG du gouvernement
militaire français



Tegel

Baraquements
britanniques

SPANDAU

WEDDING

SECTEUR BRITANNIQUE

la Spree
QG du gouvernement
militaire britannique

Reichstag

porte de
Brandebourg

hôtel de ville

Chancellerie
du Reich
(bunker
de Hitler)

QG du Conseil
de contrôle allié



Gatow



Tempelhof

GRUNEWALD

QG de la Kommandatura

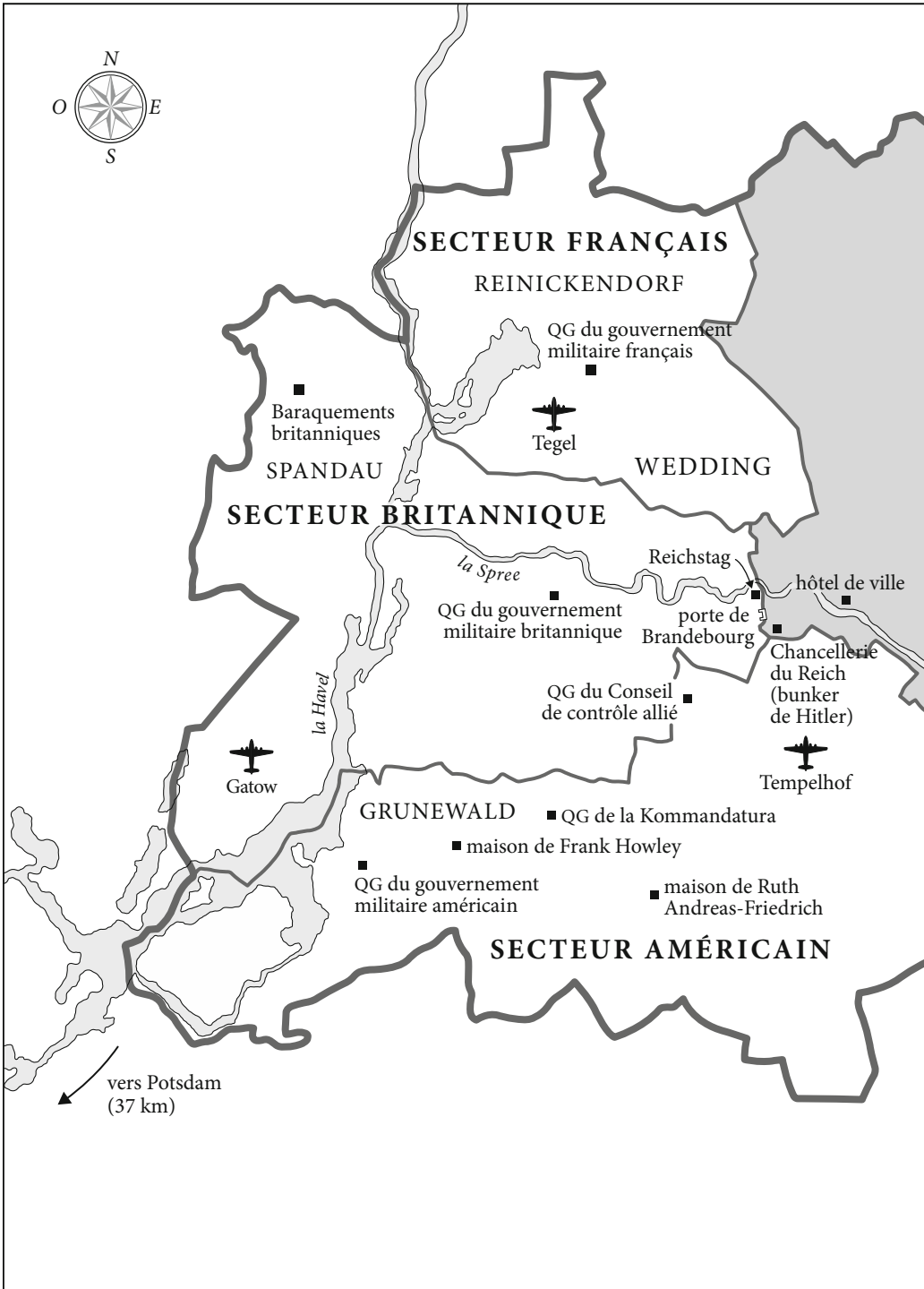
maison de Frank Howley

QG du gouvernement
militaire américain

maison de Ruth
Andreas-Friedrich

SECTEUR AMÉRICAIN

vers Potsdam
(37 km)



**LES QUATRE SECTEURS
DE BERLIN
1945-1949**

0 8 km
0 5 miles

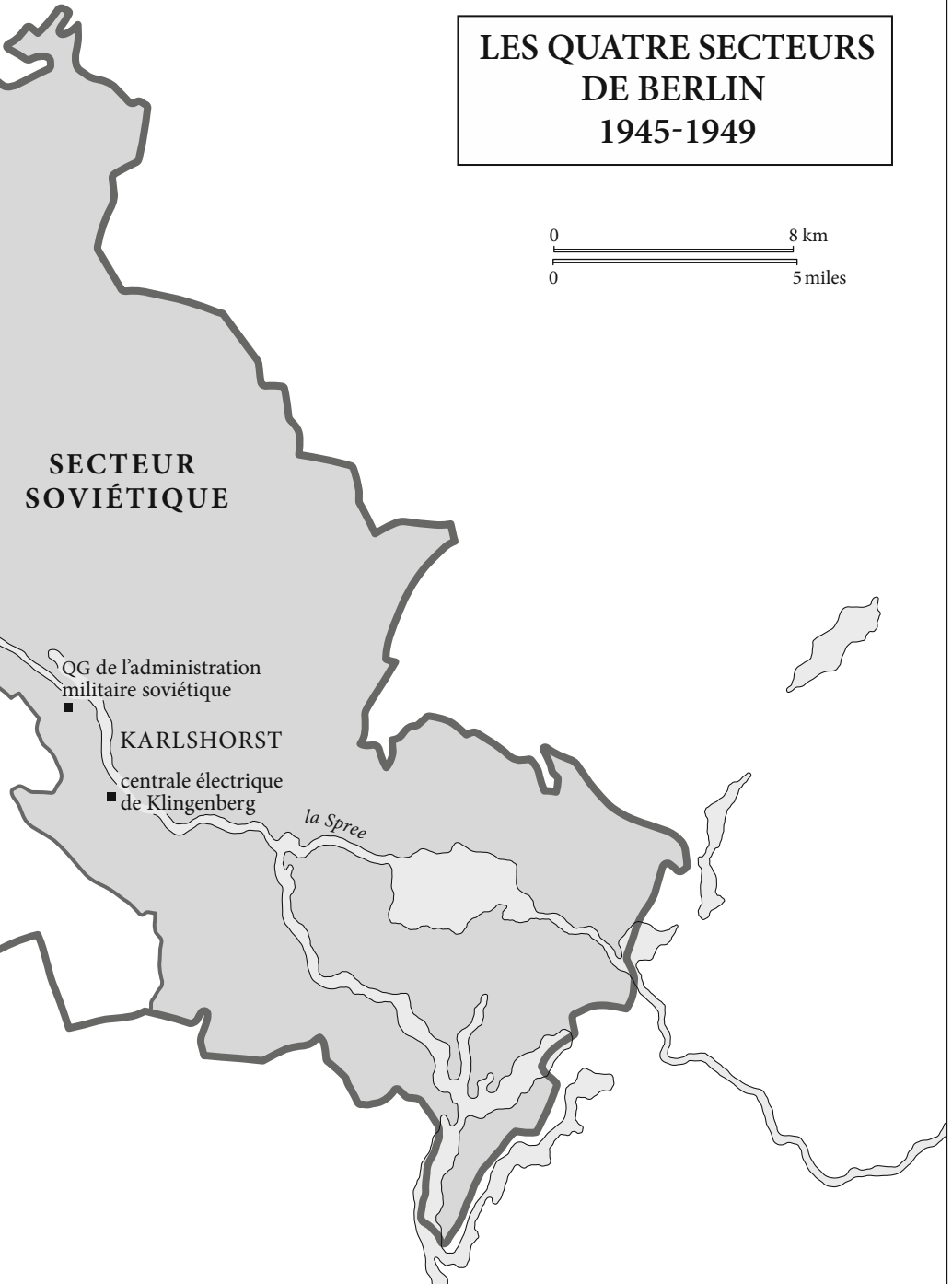
**SECTEUR
SOVIÉTIQUE**

QG de l'administration
militaire soviétique

KARLSHORST

centrale électrique
de Klingenberg

la Spree



*Si nous perdons Berlin, nous pourrions dire
adieu à l'Europe occidentale.*

Colonel FRANK HOWLEY,
commandant du secteur américain
de Berlin

*Je n'aime pas l'expression « guerre froide » :
cette guerre nous donne beaucoup trop chaud.*

Général WILLIAM DONOVAN,
chef du bureau des services stratégiques
d'Amérique

*Un seul faux pas maintenant, et c'est la
Troisième Guerre mondiale.*

Général Sir BRIAN ROBERTSON,
gouverneur militaire adjoint
de la zone d'occupation britannique
de l'Allemagne

Protagonistes

Américains

Franklin D. Roosevelt

Trente-deuxième président des États-Unis (1933-avril 1945). Il fut l'un des « Trois Grands » dirigeants alliés pendant la guerre, avec Winston Churchill et Joseph Staline.

Harry S. Truman

Trente-troisième président des États-Unis (avril 1945-1953), artisan d'un changement radical de la politique étrangère américaine qui conduisit à la doctrine Truman d'après-guerre et au plan Marshall.

Général Lucius D. Clay

Gouverneur militaire de la zone d'occupation américaine en Allemagne (1947-1949), membre du Conseil de contrôle allié. Il avait auparavant occupé le poste de gouverneur militaire adjoint.

Colonel Frank « Howlin' Mad » Howley (le Fou furieux)

Commandant du secteur américain de Berlin (1947-1949), après avoir été chef du gouvernement militaire de Berlin. Principal représentant américain au sein de la Kommandatura de Berlin.

George Kennan

Grand diplomate américain ayant préconisé une politique d'endiguement contre l'expansion soviétique. Auteur du célèbre « long télégramme » de 1946.

Général William H. « Tonnage » Tunner

Commandant du pont aérien de Berlin (1948-1949).

Britanniques

Winston Churchill

Premier ministre britannique (mai 1940-juillet 1945). Principal représentant de la Grande-Bretagne aux conférences de Yalta et de Potsdam. Il prononça son fameux discours du « rideau de fer » en mars 1946.

Ernest Bevin

Ministre britannique des Affaires étrangères (juillet 1945-mars 1951), membre du gouvernement travailliste d'après-guerre de Clement Attlee. Il fut l'un des architectes de l'OTAN et de la République fédérale d'Allemagne.

Général Sir Brian Robertson

Gouverneur militaire de la zone d'occupation britannique de l'Allemagne (1948-1950), membre du Conseil de contrôle allié, après avoir été gouverneur militaire adjoint.

Général de brigade Robert « Looney » Hinde (le Farfelu)

Chef du gouvernement militaire britannique de Berlin (1945-1948). Principal représentant britannique à la Kommandatura de Berlin.

Lieutenant-colonel Harold « Tim » Hays

L'une des premières recrues du gouvernement militaire de la région du Grand Berlin, en poste de 1945 à 1951. Auteur d'un mémoire non publié, *Nach Berlin* (Direction Berlin).

Soviétiques

Joseph Staline

Maréchal soviétique et l'un des « Trois Grands » dirigeants alliés pendant la guerre, qui mena après-guerre une politique d'expansion soviétique agressive en Europe centrale et orientale.

Viatcheslav Molotov

Ministre des Affaires étrangères de Staline (1939-1949), principal négociateur soviétique aux conférences de Yalta et de Potsdam.

Maréchal Gueorgui Joukov

Grand commandant de l'Armée rouge lors de la bataille de Berlin en 1945, et premier gouverneur militaire de l'Allemagne occupée par les Soviétiques.

Général Nikolai Berzarin

Premier commandant militaire soviétique de Berlin en 1945.

Colonel Sergueï Tioulpanov

Chef du service de la propagande du gouvernement militaire soviétique (1945-1948).

Général Alexander Kotikov

Commandant du secteur soviétique de Berlin (1946-1950). Principal représentant soviétique à la Kommandatura de Berlin.

Allemands prosoviétiques

Walter Ulbricht

Leader communiste allemand réfugié à Moscou qui rentra à Berlin en 1945. Il participa à la fondation du Parti socialiste unifié et dirigea par la suite la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est).

Wilhelm Pieck

Chef du Parti communiste allemand exilé à Moscou pendant la guerre. Il fut ensuite président de la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est) (1949-1960).

Otto Grotewohl

Membre important du Parti social-démocrate, il fut favorable à la fusion de son parti avec le Parti communiste, laquelle aboutit à la création du Parti socialiste unifié. Il exerça ensuite, de facto, le rôle de chef du gouvernement de la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est).

Berlinois

Ruth Andreas-Friedrich

Journaliste berlinoise qui, avec son compagnon, Leo Borchard, fut membre du mouvement de résistance antinazi « Oncle Émile ». Journaliste et auteure de *À Berlin sous les nazis 1938-1945* et *Der Schattenmann : Tagebuchaufzeichnungen* (L'Homme de l'ombre : journal intime) 1938-1948.

Ernst Reuter

Maire de Berlin (1947-1953), ami de l'Ouest convaincu et symbole du Berlin « libre ». Célèbre pour son discours poignant de 1948 implorant le monde de ne pas abandonner Berlin.

Wilhelm Furtwängler

Chef d'orchestre principal de la Philharmonie de Berlin (1922-1945 et 1952-1954). Son retour à Berlin en 1946 mettra en évidence les grandes différences entre les approches soviétique et occidentale de la dénazification.

Français

Général Pierre Kœnig

Gouverneur militaire de la zone d'occupation française de l'Allemagne. A siégé au Conseil de contrôle allié.

Général Charles Lançon

Commandant du secteur français de Berlin (mars-octobre 1946). Représentant français à la Kommandatura de Berlin.

Général Jean Ganeval

Commandant du secteur français de Berlin (1946-1950). Représentant français à la Kommandatura de Berlin.

Prologue

Crimée, février 1945

La nuit descend vite dans les montagnes de Crimée. À 16 h 30, le crépuscule est là, et l'obscurité arrive sur ses talons. Une route périlleuse grimpe en virages serrés dans les hauteurs solitaires et glacées. En plein hiver, et à pareille heure, la « route Romanov » est habituellement déserte.

Ce jour-là, pourtant, le samedi 3 février 1945, les faisceaux de phares à acétylène percèrent les ténèbres alpines. Deux longues Packard s'engagèrent sur les flancs abrupts du massif de Roman-Koch à l'avant d'une colonne de jeeps et de camions serpentant sur une vingtaine de kilomètres. À bord des deux véhicules de tête, Franklin D. Roosevelt et Winston Churchill, le président américain et le Premier ministre britannique, se dirigeaient vers la station balnéaire de Yalta où leur allié Joseph Staline les attendait.

Les trois grands dirigeants tenaient le sort du monde entre leurs mains en ce dernier hiver de la guerre, maîtres d'une ligne de front dynamique s'étendant de la côte de Bretagne aux rives de la mer Noire. À Yalta, ils allaient avoir pour tâche d'échafauder un nouvel ordre international. Sous le ciel maussade de février, ils allaient refaire le monde, en le remodelant à leur commune image. L'Allemagne nazie allait être démembrée, les ruines de sa capitale impériale partagées, et les frontières de l'Europe redessinées. Jamais encore on ne s'était

aussi avidement penché sur un pays vaincu pour se disputer sa dépouille.

Les combats étaient loin d'être terminés en ces premiers mois de 1945 : la Wehrmacht opposait une farouche résistance sur les fronts de l'Ouest et de l'Est. Pourtant, les Alliés avançaient inexorablement sur l'Allemagne, envoyant leurs soldats par millions vers la capitale allemande qui voyait se refermer sur elle la tenaille géante de leurs armées. La victoire des Alliés était proche, et il était temps de planifier la paix.

Le choix de Yalta pour cette nouvelle conférence avait été imposé par Staline qui, ayant peur de l'avion, avait rejeté toute autre proposition. En des temps plus cléments, Yalta aurait pu fournir à la fine fleur des diplomates le cadre idéal pour une conférence d'une semaine. Quoi de mieux en effet qu'une élégante station balnéaire de la Belle Époque au bord de la mer Noire, se dressant devant de majestueuses montagnes blanches, dans un climat si doux en hiver que les palmiers prospéraient tout au long du littoral ? Mais Yalta avait beaucoup souffert de la guerre et n'était plus que l'ombre d'elle-même, dévastée par les troupes de la Wehrmacht en retraite qui lui avaient arraché tout son charme. Sous la pluie, on ne faisait pas plus sinistre.

Roosevelt et Churchill avaient atterri en Crimée escortés par une formation de chasseurs Spitfire et Lockheed P-38. Churchill fut le premier à descendre sur le tarmac. Vêtu de son gros manteau militaire et coiffé de sa casquette d'officier, le chef de guerre britannique, un cigare de vingt centimètres au bec, eut un sourire en coin en voyant la haie d'honneur gantée de blanc qui l'attendait.

Le président américain se fit un peu attendre. Ayant été paralysé par la polio au seuil de la quarantaine, cloué dans un fauteuil roulant, il se déplaçait dans un avion équipé d'un ascenseur spécial dont la cage descendait sous la carlingue.

Parmi les nombreux spectateurs rassemblés à l'aérodrome en cet après-midi glacial, se trouvait le capitaine Hugh Lunghi, un jeune interprète de la mission militaire britannique à Moscou. Il fut frappé par l'état du président : « décharné, il semblait très frêle, sa cape noire sur les épaules ». Son teint était « jaune cirieux, ses traits tirés, le visage émacié, et la plupart du temps, il restait assis sans bouger, bouche ouverte¹ ». Le président

américain était en effet très malade : on lui avait récemment diagnostiqué une insuffisance cardiaque congestive aiguë, une affection qui ne laissait aucun espoir de guérison. Yalta, il le savait, serait le point final de sa carrière.

Une diplomatie d'aussi haut vol ne se fait pas sans un certain appareil, et Yalta surpassa tous les précédents sommets de la guerre par sa démesure et le luxe des moyens déployés. Dans les minutes qui suivirent l'atterrissage des deux dirigeants à Saki, une armada de vingt-cinq avions de transport – nom de code Mission n° 17 – se posa sur la piste, débarquant les sept cent cinquante participants ayant reçu une accréditation. Parmi eux se trouvaient les hommes de confiance de Churchill, dont son ministre des Affaires étrangères, Anthony Eden, et son chef d'état-major, le général Sir Hastings « Pug » Ismay. La délégation de Roosevelt, tout aussi impressionnante, avait à sa tête le secrétaire d'État, Edward Stettinius, et le conseiller spécial du président, Harry Hopkins. Dans leur sillage, des centaines de collaborateurs : maréchaux, généraux, ministres, soldats, aides de camp, conseillers, traducteurs, sténographes, secrétaires, opérateurs radio, cuisiniers et intendants. Roosevelt était entouré de dix-huit gardes du corps, et suivi de près par les motards de l'escorte présidentielle, surnommés « The Crazy Gang » (les Foldingues) par le personnel ministériel britannique. Le cercle proche de Churchill était plus modeste, composé de son médecin, Lord Charles Moran, de son valet de chambre, Frank Sawyers, et de sa fille bien-aimée, Sarah.

L'intendance militaire britannique, qui s'était alarmée des rapports faisant état de conditions de vie sommaires à Yalta, avait envoyé absolument tout le nécessaire pour les huit jours de la conférence : des assiettes, des nappes, des serviettes en papier, des verres à vin, des verres à eau, des poivrières et pas moins de treize sucriers. Sachant que la diplomatie ne se déploie correctement que si elle est bien arrosée, des quantités astronomiques d'alcool accompagnaient la délégation, avec en particulier mille bouteilles de whisky et de gin. Churchill considérait le whisky comme un remède universel « radical contre le typhus et les poux² ».

Tout ce déménagement devait être transporté à Yalta depuis l'aérodrome de Saki, un trajet de six heures par la montagne, les deux voitures des dirigeants en tête, suivies par le convoi

de camions et de jeeps. La sécurité étant un facteur primordial, Staline avait ordonné que les soldats de deux divisions soviétiques, armés de fusils Springfield fournis en prêt-bail par l'Amérique, soient disposés de façon à jalonner la route sans aucun angle mort. Les gardes se succédaient ainsi à portée de vue les uns des autres sur cent trente kilomètres.

Spectacle incroyable, du moins d'après l'interprète de Roosevelt, Charles Bohlen. « Au passage de la voiture présidentielle, rapporta-t-il, les soldats, dont beaucoup étaient des jeunes femmes, présentaient les armes à la russe – un mouvement brusque du bras pour présenter le fusil avec un angle de trente degrés par rapport au corps. Répété des milliers de fois, le salut était très impressionnant³. » Churchill fut moins enchanté par le trajet, car la route, défoncée, creusée d'énormes nids-de-poule, secouait les passagers comme des pruniers. « Nom de Dieu, dit-il à sa fille au bout d'une heure de trajet, dire qu'on en a encore pour cinq heures⁴ ! »

La délégation britannique allait être hébergée au palais Vorontsov, ancienne propriété du prince Mikhaïl Vorontsov, à huit kilomètres de Yalta. Son architecture était curieuse, mélange de néo-gothique écossais et de néo-mauresque de conte de fées, qui s'avéra très au goût de Churchill. Il fut d'ailleurs tellement charmé par deux lions de pierre qui montaient la garde devant le portique d'entrée qu'il demanda à les acheter (sans succès). Sir Alexander Cadogan, sous-secrétaire d'État permanent aux Affaires étrangères britannique, ne partageait pas son enthousiasme. « Une immense baraque d'une laideur indescriptible », jugea-t-il, et un mobilier d'une « hideur presque terrifiante⁵ ».

Quelques jours plus tôt, la villa était encore dévastée, la Wehrmacht en retraite ayant fait main basse sur tous les meubles et accessoires, emportant jusqu'aux poignées de porte. Plus de mille ouvriers soviétiques avaient été réquisitionnés pour remettre la demeure en état. On avait fait venir mille cinq cents camions de meubles prélevés dans les plus grands hôtels de Moscou – le *Métropole*, le *Splendide* et le *National*. Si Churchill et ses plus proches collaborateurs furent confortablement logés, les conditions d'hébergement s'avérèrent beaucoup plus sombres pour le reste de la délégation. Les matelas étaient tellement infestés de punaises qu'il fallut les passer au DDT. Les

installations sanitaires étaient aussi très rudimentaires. « Vers 7 h 30 le matin, dans les couloirs des chambres, écrivit Sarah Churchill à sa mère, on voyait les maréchaux faire la queue pour se servir du seau⁶. »

Les Américains étaient logés plus près du centre de Yalta, dans le palais de Livadia, une villa de style Renaissance construite à grands frais par le tsar Nicolas II, six ans seulement avant son abdication. En d'autres temps, la fille aînée du tsar, la grande-duchesse Olga, avait dansé des quadrilles dans la Salle blanche pour le bal de son seizième anniversaire, un collier de trente-deux diamants et de perles étincelant à son cou.

Le palais accueillait à présent une réunion bien différente. Le président Roosevelt s'était vu attribuer la suite privée du tsar : chambre à coucher tendue de satin jaune, énorme lit en bois marqueté de motifs d'animaux fantastiques. La salle de billard adjacente faisait office de salle à manger privée, et la salle d'audience impériale de bureau. Enchanté par ce décor, il dit qu'il s'y sentait « aussi bien que chez lui⁷ ».

Pendant que Roosevelt et Churchill s'installaient, Staline préparait activement le premier jour de la conférence dans son quartier général de la villa Koreiz. Cette demeure, qui avait été la résidence d'été du prince Felix Ioussoupov, tête pensante de l'assassinat de Raspoutine, venait d'être équipée d'un nouvel abri antibombes renforcé sur le dessus par trois mètres de béton et de sable. Terrifié à l'idée d'être victime d'un attentat, Staline voulait avoir la certitude que même une bombe de quarante kilos ne pourrait en percer le blindage.

La conférence était strictement planifiée et ne laissait rien à l'improvisation. Il y avait du pain sur la planche. « La tâche immense, disait Churchill, d'organiser le monde⁸. » Les Trois Grands allaient débattre de l'avenir de la planète lors de séances plénières tenues tous les après-midi au palais de Livadia. Les ministres des Affaires étrangères et les membres de leur cabinet ayant ensuite la tâche délicate de trouver le moyen de régler les nombreux points de désaccord.

Les trois dirigeants apportaient chacun leurs exigences. La préoccupation première de Staline était de conserver les territoires conquis en Pologne et d'installer dans le pays un gouvernement prosoviétique. Cette question causa de nombreuses

dissensions et fut à l'ordre du jour de sept des huit séances plénières. Le dirigeant soviétique était en position de force, car, ses troupes ayant reconquis l'Europe centrale et l'Europe de l'Est, de grandes parties de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Hongrie se trouvaient sous le contrôle de l'Armée rouge.

De son côté, le président Roosevelt poursuivait deux grands objectifs. Il voulait en premier lieu persuader l'Union soviétique de participer à la guerre contre le Japon, très coûteuse en vies américaines. Il souhaitait ensuite faire accepter à Staline l'idée de la création d'une nouvelle organisation internationale, les Nations unies, seul moyen selon lui d'éviter de nouveaux conflits mondiaux.

Pour Churchill, l'enjeu principal était de préserver l'intégrité et le statut non seulement de la Grande-Bretagne, mais aussi de son empire colonial qui s'étendait encore sur un quart de la population mondiale. Le Britannique était par ailleurs un ardent défenseur de la Pologne, dont le sort avait été l'élément déclencheur de l'entrée en guerre des Anglais contre l'Allemagne nazie. Mais il y avait encore plus important : il voulait à tout prix empêcher l'Europe d'après-guerre de tomber sous la coupe de l'Union soviétique.

Staline se montra d'une hospitalité parfaite, laissant ses invités s'installer dans leurs palais respectifs avant de leur rendre une visite de courtoisie le lendemain après-midi, dimanche 4 février. Il était exactement 15 heures lorsque sa Packard blindée s'arrêta devant le palais Vorontsov, les vitres de sept centimètres et demi d'épaisseur de la voiture ne laissant percevoir à l'arrière qu'une vague silhouette. Staline était vêtu d'une tunique militaire kaki à col haut, l'étoile d'or de maréchal brodée sur l'épaulette.

Staline et Churchill, dont c'était la quatrième rencontre, se saluèrent chaleureusement. « Ils avaient tous les deux l'air contents de se retrouver, rapporta Arthur Birse, l'interprète de Churchill, et ils se parlaient comme de vieux amis⁹. » Pourtant, dans les coulisses, les manœuvres allaient bon train. Avant l'arrivée du président américain et du Premier ministre britannique, des micros espions avaient été dissimulés dans les pièces principales des palais Vorontsov et de Livadia. Les membres de la mission militaire britannique à Moscou – qui n'étaient

que trop habitués aux dispositifs d'écoute – recommandaient de ne s'entretenir des questions sensibles que dans les salles de bains en ouvrant à fond les robinets pour que le bruit de l'eau étouffe les conversations.

Staline semblait de bonne humeur, mais derrière l'affabilité se cachait une profonde méfiance à l'égard de Churchill et Roosevelt. Quelques mois plus tôt, il disait du Premier ministre britannique que c'était « le genre d'homme qui vous ferait les poches pour un kopeck dès que vous avez les yeux ailleurs » ! Quant à Roosevelt, il était voleur lui aussi, mais « n'y mettait la main que pour les grosses pièces¹⁰ ». Jugement d'expert, puisque Staline avait cambriolé une banque à vingt ans. Quand Staline volait, il ne visait que le gros butin.

Le dirigeant soviétique quitta le palais Vorontsov pour aller saluer le président américain au palais de Livadia. Roosevelt avait revêtu pour l'occasion un costume clair rehaussé d'une cravate à fleurs. « Affichant un grand sourire, le président donna une chaleureuse poignée de main à Staline. » Charles Bohlen, qui observa attentivement la réaction du dirigeant soviétique, raconte : « Son visage s'éclaira de l'un de ses rares, quoique légers, sourires. [Il] dit son plaisir de revoir le président¹¹. »

Roosevelt reçut Staline dans le bureau tendu de velours rouge et prépara un pichet de martini sec, rituel qu'il accomplissait souvent à la Maison-Blanche. En donnant son verre à Staline, « il s'excusa en expliquant que tout bon martini devrait être servi avec un zeste de citron¹² ». Staline ne pipa mot, mais dès le lendemain, il lui fit livrer par avion, de Géorgie, un énorme citronnier aux branches chargées de deux cents citrons mûrs.

Roosevelt évoqua de façon plaisante leur dernière rencontre à Téhéran, rappelant entre autres une plaisanterie de Staline qui avait alors dit vouloir exécuter cinquante mille officiers allemands à la fin de la guerre, ce dont Churchill s'était indigné. Or, à présent, Roosevelt choisissait d'abonder dans le sens du maréchal soviétique, l'encourageant à porter le même sinistre toast à Yalta. Selon Bohlen, la remarque était loin d'être gratuite : par ce moyen détourné, Roosevelt « indiquait à Staline que les États-Unis ne feraient pas front commun avec la Grande-Bretagne pendant ces négociations ».

Pour enfoncer le clou, le président s'en prit aux Britanniques en affirmant qu'ils étaient « des inconséquents qui voulaient le beurre et l'argent du beurre¹³ ».

La première séance plénière de la conférence de Yalta eut lieu plus tard dans l'après-midi au palais de Livadia. Les délégués se réunirent à 17 heures dans la salle de bal impériale. Les Trois Grands étaient assis autour d'une imposante table ronde recouverte d'un tissu damassé couleur crème, leur ministre des Affaires étrangères à leur droite, et leurs interprètes et conseillers les plus proches regroupés autour d'eux. Un feu crépitait dans l'immense âtre conique, et un vif soleil hivernal entrait par les six fenêtres cintrées. Staline invita Roosevelt à présider la séance, puisqu'il était le seul chef d'État de la conférence*.

L'ambassadeur des États-Unis en Union soviétique, Averell Harriman, perçut certaines tensions entre les deux hommes : « Je pense que Staline avait peur de Roosevelt, dit-il. Chaque fois que Roosevelt parlait, il semblait impressionné. Il redoutait l'influence de Roosevelt dans le monde¹⁴. » Harriman ajoutait que Staline ne paraissait pas éprouver la même crainte vis-à-vis de Churchill.

Le président Roosevelt accepta gracieusement de présider la conférence, comme l'avait proposé Staline, et il annonça qu'au cours des jours suivants ils allaient « passer en revue toute la carte du monde », mais qu'ils devaient en premier lieu faire le point sur la situation militaire. Il invita alors quelques haut gradés à exposer l'avancée des troupes en Allemagne.

Les Soviétiques progressaient à toute allure. Depuis qu'elle avait franchi la frontière orientale de l'Allemagne le 12 janvier, l'Armée rouge s'était enfoncée de près de cinq cents kilomètres dans le pays et avait fait cent mille prisonniers. Elle venait de remporter une nouvelle grande victoire sur l'Oder en établissant une tête de pont près de Küstrin, à la frontière germano-polonaise. On s'acheminait vers un moment décisif en cette fin de guerre : Berlin, symbole de la victoire, ne se trouvait plus qu'à une centaine de kilomètres à l'ouest.

Le général George Marshall, chargé de faire le point pour les Alliés occidentaux, détailla les destructions causées par les

* Les chefs d'État respectifs de l'Angleterre et de l'URSS étant le président du Praesidium du Soviet suprême Mikhaïl Kalinine et le roi George VI.

bombardiers américains et britanniques, dressant un bilan optimiste de l'offensive en cours. C'était très bien, mais on ne pouvait pas ignorer que les Américains et les Britanniques n'avaient toujours pas traversé le Rhin et se trouvaient encore à plus de cinq cent cinquante kilomètres de Berlin.

Une fois ce rapport terminé, Churchill aborda la question de l'ordre du jour du lendemain, proposant de consacrer la séance à « l'avenir de l'Allemagne, si elle en avait encore un¹⁵ ». Ce que Roosevelt et Staline approuvèrent.

Le sort de l'Allemagne d'après-guerre avait déjà été décidé pour l'essentiel. Les trois dirigeants avaient discuté de diverses possibilités lors de leur précédente rencontre à Téhéran, en novembre 1943. Il était convenu que l'Allemagne serait divisée en trois zones d'occupation, une pour chacun des Alliés victorieux, et que la capitale serait également divisée en trois secteurs. Les détails techniques devaient être réglés par une instance secrète établie à Londres, connue sous le nom de Commission consultative européenne, et dirigée par un trio de diplomates, un Américain, un Britannique et un Russe.

Les diplomates en question étaient rapidement tombés d'accord sur les grandes lignes. L'Union soviétique obtenait l'est du pays, la Grande-Bretagne et l'Amérique, l'ouest. Il avait également été convenu que Berlin serait partagé selon un axe est-ouest, les Soviétiques contrôlant les districts est de la capitale et leurs partenaires britanniques et américains ceux de l'ouest. Il restait cependant à débattre de nombreux points particuliers. Pour les aider dans leur travail et permettre un traçage précis des lignes de démarcation, les géographes de l'état-major général leur avaient fourni un plan de Berlin géant¹⁶. L'échelle en était si grande – 1 : 25 000 – qu'il se présentait en quatre feuilles de cent quatre-vingts centimètres sur quatre-vingts dix.

Le représentant soviétique poussa ses revendications territoriales jusqu'à Mitte, un quartier central de Berlin, ajoutant un généreux renflement au secteur soviétique. Les Russes obtenaient ainsi le cœur historique de Berlin, son hôtel de ville, son parlement et autres rouages du gouvernement. Les Américains et les Britanniques ne s'y opposèrent pas, les parties occidentales comportant également de beaux atouts. Les Américains auraient l'immense aérodrome de Tempelhof, ainsi que le quartier

résidentiel de Zehlendorf, tandis que les Britanniques recevaient le nord-ouest, comprenant Spandau et Charlottenburg. Une grande partie du Grunewald leur revenait également, avec ses forêts, ses jolis lacs et ses villas wilhelmiennes cossues.

Les lignes de démarcation projetées posaient pourtant un problème qui sautait aux yeux. Berlin était entouré par des territoires contrôlés par l'Armée rouge, si bien que les secteurs occidentaux de Berlin seraient éloignés de cent quatre-vingts kilomètres des zones américaines et britanniques. Cela ne poserait pas de problème tant que tous les partenaires resteraient en bons termes, mais si les relations venaient à se détériorer ou à se rompre, les secteurs ouest de Berlin se retrouveraient complètement isolés.

Les diplomates avaient également réglé la gouvernance de la ville. Elle serait confiée à un organe directeur tripartite, la Kommandatura, dirigé par un Américain, un Britannique et un Russe en passe d'être nommés, qui hériteraient de trois postes prestigieux, dotés d'immenses pouvoirs, à la manière de proconsuls romains ou de satrapes orientaux. Ces commandants régenteraient la vie de trois millions d'habitants et seraient responsables de la préservation des bonnes relations entre les trois puissances occupantes.

Au deuxième jour de la conférence de Yalta, le lundi 5 février, les Trois Grands se penchèrent donc sur le sort de l'Allemagne et de sa capitale. Staline souhaitait que le pays soit rendu « impuissant, à jamais incapable de replonger le monde dans la guerre¹⁷ » et exigeait son « démembrement ». Churchill freinait des quatre fers. « Le tracé des lignes de démarcation est beaucoup trop compliqué pour être réglé ici en cinq ou six jours, argumenta-t-il. Pour statuer sur le sort de quatre-vingts millions de personnes, il faut réfléchir plus de quatre-vingts minutes¹⁸. »

Le président Roosevelt rappela que ce travail avait déjà été effectué par la Commission consultative européenne, que les diplomates réunis à Londres s'étaient mis d'accord sur les zones et secteurs d'occupation, et qu'ils n'attendaient plus que l'approbation de leurs trois gouvernements respectifs. Churchill souleva alors la question de la France pour qui il demandait une zone d'occupation, car « sa participation serait

essentielle au maintien de la paix après la victoire¹⁹ ». Staline rejeta cette proposition. « Nous ne pouvons pas oublier que, dans cette guerre, la France a ouvert les portes à l'ennemi²⁰. » Il finit cependant par accepter que le gouvernement français soit inclus dans le partage, à condition que sa part soit prise sur les secteurs britannique et américain.

La conversation, jusque-là sans grande surprise, prit alors un tour alarmant. Staline ayant demandé à Roosevelt combien de temps les forces américaines comptaient rester en Europe après la fin de la guerre, le président répondit catégoriquement : « Deux ans au maximum²¹. » Stupeur de Churchill qui avait compté sur la présence militaire de l'Amérique pour assurer la sécurité de l'Europe d'après-guerre. Si les troupes américaines étaient démobilisées comme Roosevelt venait de l'annoncer, l'Armée rouge resterait la seule grande puissance militaire sur le continent européen.

Les trois dirigeants colorèrent fortement de leur personnalité cette conférence de Yalta, et le style de chacun fit couler beaucoup d'encre parmi ceux qui assistaient aux négociations. Le sous-secrétaire d'État permanent aux Affaires étrangères britannique, Sir Alexander Cadogan, plaçait le Soviétique grand gagnant de cette rencontre. « Tonton Joe est de loin le plus impressionnant des trois, nota-t-il. Il parle peu et reste très calme. » Il savait aussi attendre son heure. « Le président s'agitait et le Premier ministre s'époumonait, mais Joe observait les débats avec l'air de s'amuser. Lors de ses rares interventions, il ne prononçait jamais un mot superflu et allait droit au but²². »

Anthony Eden, qui partageait l'opinion de Cadogan sur Staline, considérait que ce dernier était « le négociateur le plus redoutable », et qu'il manipulait les autres avec une habileté consommée. « Bien sûr, il n'avait aucun scrupule, et, bien sûr, il savait exactement ce qu'il voulait. Il ne disait jamais un mot de trop. Il ne se mettait pas en colère et laissait même rarement percer de l'irritation. Cachant son jeu, impassible, n'élevant jamais la voix, il n'assénait pas des refus répétitifs à la façon de Molotov [...]. Il obtenait ce qu'il voulait par des méthodes plus subtiles, sans paraître aussi intraitable²³. »

À l'inverse, Churchill faisait mauvaise impression et sa propre équipe lui reprochait de ne pas lire ses fiches. « Le Premier

ministre a complètement déraillé, note Cadogan après une intervention sur les Nations unies. Le vieux con – sans un mot d'avertissement à Anthony [Eden] ou à moi, s'est lancé dans une longue harangue sur [l']Organisation mondiale, sans rien savoir sur le sujet, et a rendu l'histoire complètement incompréhensible²⁴. »

Roosevelt aussi se lassait des interminables monologues de Churchill – « trop de discours²⁵ », se plaignit-il à James Byrnes – alors qu'il lui arrivait pourtant lui aussi de s'écouter parler. Bohlen, son interprète, n'en pouvait plus. « Le président n'en finissait pas de nous raconter l'Allemagne qu'il avait connue en 1886, aux beaux jours des petites cités semi-autonomes telles que Darmstadt et Rothenburg²⁶. »

Les consultations étaient également ralenties par l'état de santé de Roosevelt, qui se détériorait. Au sixième jour de la conférence, il était si faible qu'il dut rester allongé sur son lit et que Staline, avec quelques proches collaborateurs, lui rendit une visite de courtoisie dans sa chambre. « On voyait qu'il était recru de fatigue, écrivit l'un de ces accompagnateurs. Nous sommes restés à son chevet une vingtaine de minutes, pendant lesquelles il échangea quelques aimables considérations avec Staline sur la santé, le temps qu'il faisait et les beautés de la Crimée. Nous l'avons quitté parce qu'il n'était plus vraiment là : Roosevelt était devenu détaché, étrangement distant, comme s'il nous voyait encore, mais le regard perdu dans le lointain²⁷. »

Chacun des trois hommes d'État offrit un banquet au cours de la conférence. Roosevelt fut le premier à recevoir au palais de Livadia, le soir de l'ouverture. Staline les invita le cinquième jour. Le dîner d'apparat eut lieu dans la salle à manger de quinze mètres de long du palais Ioussouпов, la vaisselle de porcelaine et les verres en cristal provenant des plus grands hôtels de Moscou. Le dirigeant soviétique était là comme un poisson dans l'eau. Il se félicitait du « bon, très bon » accord qu'il avait conclu avec Roosevelt sur l'entrée en guerre de l'Union soviétique contre le Japon, ayant obtenu exactement ce qu'il voulait : des gains territoriaux sur le Japon et un ancrage soviétique dans le nord-est de la Chine. Ravi de son succès, il dit du président américain qu'il était « le principal artisan de la

mobilisation du monde contre Hitler ». Il proposa également un toast pour Churchill, saluant en lui « la personnalité gouvernementale la plus courageuse du monde²⁸ ». On trinqua ensuite à la camaraderie qui avait permis aux trois dirigeants de travailler ensemble malgré ce qui les opposait.

« Je veux boire à notre alliance, dit Staline, pour qu'elle ne perde pas son caractère d'intimité et de libre expression de toutes les opinions. Dans l'histoire de la diplomatie, je ne connais pas d'alliance aussi étroite entre trois grandes puissances, ayant permis aux Alliés d'exprimer aussi franchement leurs points de vue. » Il avertit cependant qu'une telle unité serait plus difficile à maintenir en temps de paix. Leur devoir serait de veiller à ce que les relations d'après-guerre soient « aussi fortes qu'elles l'auront été en temps de guerre²⁹ ».

Churchill répondit en termes extrêmement élogieux. « Ce n'est ni une exagération ni un compliment fleuri, dit-il, que de dire que nous considérons, en nos cœurs à tous, la vie du maréchal Staline comme la plus précieuse pour nos espoirs. Il y a eu beaucoup de conquérants dans l'histoire, mais peu d'entre eux ont été des hommes d'État, et la plupart ont gâché les fruits de la victoire par les troubles qui ont suivi leurs guerres³⁰. »

Sir Alexander Cadogan jugea que l'exubérance de Churchill était due à la prodigieuse quantité d'alcool qu'il avait consommée : « des litres de champagne du Caucase qui auraient démoli la santé de n'importe qui d'autre³¹ ».

Au septième jour de la conférence, le programme des discussions avait été couvert au pas de charge et beaucoup de points résolus. L'avenir de la Pologne, la création des Nations unies et la guerre contre la Japon avaient fait l'objet d'accords, et le protocole de division de l'Allemagne et de Berlin était prêt à être signé.

Le banquet organisé par Churchill, qu'il voulait mémorable, eut lieu ce soir-là. Les six premiers jours de festins somptueux avaient plus que suffi à épuiser les convives, mais la fatigue n'arrêta personne. On servit d'abord du caviar, de l'esturgeon, du saumon et du cochon de lait accompagné d'une sauce au raifort. Suivirent des vol-au-vent de gibier, deux soupes, du poisson sauce champagne, du chachlik de mouton, du riz pilaf

à l'indienne et de la chèvre sauvage. Venaient ensuite de la dinde rôtie, des perdrix et des cailles, puis les desserts : glaces, fruits frais et petits fours. L'alcool coulait à flots. Les boissons avaient fait l'objet d'un transport spécial (nom de code, Yalta Voyage 208). On avait reçu des caisses de champagne Veuve Clicquot 1928, ainsi que plusieurs centaines de bouteilles de vin rhéna, et l'ambassadeur britannique à Moscou avait également envoyé une caisse d'excellent Château Margaux 1928.

Churchill porta un toast toujours aussi amical au dirigeant soviétique. « Il fut un temps où le maréchal [Staline] n'était pas aussi aimable avec nous, dit-il, et je me souviens de l'avoir parfois maudit, mais les dangers communs auxquels nous avons fait face et nos alliances ont effacé ces mauvais souvenirs. Le feu de la guerre a consumé les malentendus du passé. Nous avons en lui un ami de confiance, et j'espère qu'il continuera à éprouver les mêmes sentiments à notre égard³². »

Comme il se faisait tard, les invités commencèrent à partir. « Ils se sont quittés vers minuit et demi, rapporta Jo Sturdee, l'une des secrétaires de Churchill, et alors que le maréchal sortait, notre cher patron nous a fait crier hip, hip, hip, hurra³³ ! » Une soirée très réussie qui se finissait dans la joie et la bonne humeur.

Durant la dernière séance plénière, les trois dirigeants mirent au point leur communiqué final, destiné à la presse et au monde entier. Ce communiqué présentait l'essentiel de ce qui avait été convenu, l'avenir de l'Allemagne y étant énoncé sans ménagement : reddition inconditionnelle, procès des criminels de guerre, désarmement, réparations et établissement de zones d'occupation. Les trois dirigeants convinrent que le communiqué serait diffusé simultanément dans leurs capitales respectives le lendemain, 12 février.

La conférence touchait à sa fin. Lors du déjeuner d'adieu, tous étaient d'excellente humeur. Roosevelt semblait particulièrement optimiste. Ses derniers mots à Staline furent : « À bientôt, à Berlin³⁴ ! »

Churchill était tout aussi enthousiaste, convaincu qu'ils avaient évité la catastrophe d'un conflit entre l'Est et l'Ouest. « Le destin de l'humanité serait bien sombre si une tragique rupture se produisait entre les démocraties occidentales et l'Union soviétique russe³⁵. »

Les membres de la délégation américaine étaient encore plus optimistes. Le conseiller spécial de Roosevelt, Harry Hopkins, pensait qu'ils avaient sauvé le monde. « Nous avons la sincère et profonde impression d'être à l'aube d'un jour nouveau, objet de toutes nos prières, et dont nous parlions depuis tant d'années. Nous étions absolument certains d'avoir remporté la première grande victoire de la paix – et, par “nous”, j'entends nous tous, l'ensemble de l'humanité civilisée³⁶. »

Première partie
Des Alliés sur leurs gardes

1

En route pour Berlin

Le colonel Frank Howley, dit « Howlin' Mad » (le Fou furieux), était une légende parmi ses hommes, un Yankee au parler rude, au sourire redoutable, et d'une intelligence tout à fait désarmante. Il commandait un détachement qu'on appelait A1A1, nom parfaitement calibré pour une unité d'élite conduite par un aventurier plein de fougue. Sa mission était d'entrer dans les territoires récemment libérés pour remettre de l'ordre dans le chaos laissé par la guerre, reconstruire l'infrastructure et ravitailler les populations civiles affamées.

L'homme s'était distingué pendant les semaines agitées du débarquement de juin 1944. Nommé gouverneur militaire de Cherbourg, dont le port avait été détruit par les bombes, il était arrivé en dictateur éclairé, avait fait cesser les exécutions sommaires des collaborateurs, et avait gouverné son fief d'une main de fer. Il fut ensuite chargé de l'approvisionnement des cinq millions de Parisiens, privés de tout après la libération de la capitale en août 1944. Il était efficace, se dispensant de tout fatras bureaucratique, ennemi des règles – sauf des siennes. Ses succès lui valurent des éloges de toutes parts, ainsi que la Legion of Merit, la Croix de guerre et la Légion d'honneur. Howley avait beau jouer les cow-boys, il se souciait sincèrement du sort de la population.

Son équipe s'occupait toujours d'acheminer des vivres vers la capitale française, en automne 1944, lorsque le commandant américain, le général de brigade Julius Holmes, vint le trouver à ses bureaux du 7, place Vendôme. Leur conversation, bien qu'informelle, fut sans détour.

« Frank, commença Holmes, ça te dirait d'aller à Berlin ?

– Pourquoi pas, répondit Howley. J'ai fini mon boulot ici, et ça me tente bien de continuer à avancer vers l'est. Berlin, ça marche¹. » C'est ainsi qu'en quelques mots il décrocha le poste le plus important de l'après-guerre.

En matière de dynamisme, à tout le moins, c'était l'homme de la situation, curieux mélange de provocateur et d'intellectuel, toujours aux aguets, comme « un aigle, très grand et athlétique, prêt à fondre sur sa proie si nécessaire² ». Dans les années d'avant-guerre, il avait été un excellent joueur de football américain (on l'appelait Golden Toe : Pointu d'or). Ses prouesses sportives avaient été brutalement interrompues par un accident de moto qui lui avait valu des fractures des vertèbres et du bassin, dont il avait eu ensuite la chance de se rétablir complètement.

Les sportifs ne sont pas toujours de grands intellectuels, mais Howley ne faisait jamais rien comme tout le monde. Il avait appris seul cinq langues vivantes, étudié la littérature à la Sorbonne et créé une société de publicité qui prospérait au beau milieu de la Grande Dépression. « Il a le don de réussir tout ce qu'il entreprend, et un peu mieux que tout le monde », commenta l'un de ses condisciples de la New York University³.

Et voilà qu'il allait diriger le contingent américain de l'administration militaire américano-britannique de Berlin, dont la tâche était de gérer les secteurs occidentaux de la capitale allemande. Il siègerait ainsi à la Kommandatura tripartite, chargée de statuer sur les affaires concernant la ville de Berlin, tous secteurs confondus. C'est ainsi qu'il devait avoir continuellement affaire à ses partenaires soviétiques.

Howley constitua son équipe rapidement : son aide de camp, le lieutenant-colonel John Maginnis, avait été sa première recrue de l'AIAl à débarquer en Normandie, tandis que son tireur d'élite (engagé par précaution) était le capitaine Charles Leonetti, un ancien du FBI aux états de service exceptionnels. Il ne fallut que quelques semaines à Howley pour réunir des

dizaines d'experts et de spécialistes possédant les compétences nécessaires pour administrer une ville en ruine.

Son équipe berlinoise n'était pas une unité combattante, elle n'avait pas à prendre Berlin par les armes. Elle suivrait les armées britanniques et américaines qui ouvriraient la voie. Cela n'empêcha pas Howley, qui s'attendait à rencontrer toutes sortes de difficultés en cours de route, d'entraîner tout son monde au tir, avec la consigne d'abattre la cible en cas de besoin. Tenant à ce que ses hommes soient en excellente forme physique, il les astreignait à un programme d'entraînement éreintant.

« J'avais trois ou quatre experts en judo, et tous les officiers et les soldats apprenaient les prises les plus efficaces du combat rapproché. » Les membres de son unité les plus âgés étaient dispensés du « plus gros de la castagne⁴ », mais ils devaient apprendre eux aussi à se battre au corps-à-corps.

Howley se félicitait d'avoir « pris chez lui » une interprète française, Hélène Antoinette Woods (mariée à un Anglais), une jeune femme vive et douée. « J'ai hésité à emmener une fille avec la troupe, avoua-t-il, mais je me suis dit que si elle était prête à tenter sa chance, il ne serait pas galant de le lui refuser. » Et puis, c'était excellent pour son image de marque : « Qui plus est, la présence de cette Française chic et compétente dans mes bureaux me donnait du prestige⁵. »

Hélène Woods voulait à tout prix aller à Berlin. « Il y a eu toutes sortes de complications, bien sûr, parce que, chez les Alliés, les femmes n'étaient pas autorisées à servir en Allemagne⁶. » Howley se débrouilla, lui donna un casque, un pistolet et un garde du corps, et promit qu'elle serait la première femme alliée à entrer dans Berlin.

Howley se doutait que le découpage d'une grande capitale européenne en trois secteurs serait un vrai cauchemar logistique, car les égouts et les réseaux de gaz, d'eau et d'électricité ne respectaient évidemment pas les lignes de partage. Pour que la fourniture de ces ressources essentielles puisse être rétablie, il faudrait que les Britanniques et les Américains travaillent en étroite collaboration avec leurs alliés soviétiques. Le ravitaillement en vivres était un casse-tête encore plus grand, car Berlin était approvisionné en viande et en légumes par les riches terres agricoles du Brandebourg et de la Poméranie,

régions situées à l'est de la ville, dans une zone qui se trouvait déjà aux mains de l'Armée rouge. Ainsi, pour nourrir la population, les Alliés occidentaux dépendraient de la bonne volonté et de la constance de Staline.

Le point le plus inquiétant, pour Howley, était la situation isolée de Berlin, île entourée d'un océan rouge, à cent quatre-vingts kilomètres à l'intérieur de la zone occupée par les Soviétiques. La seule voie d'accès par la route ou le rail passait à travers un territoire contrôlé par l'Armée rouge. Frank Howley considérait que son équipe devait absolument atteindre la ville avant les Russes, au point qu'il proposa un grand parachutage de troupes sur Berlin, comme les Américains et les Britanniques l'avaient fait en Normandie, qui ferait atterrir ses aventuriers de l'AIAI avec la 1^{re} division aéroportée. La proposition, beaucoup trop audacieuse et risquée, fut jugée irréalisable par le commandement allié.

Le contingent britannique du gouvernement militaire de Berlin était dirigé par le général de brigade Robert Hinde, dit « Looney » (le Farfelu), un officier de cavalerie à la tenue impeccable, formé par ses années de service aux Indes britanniques. Hinde avait appris l'ourdou et le pachto au Cachemire, participé à des escarmouches à la frontière du Nord-Ouest et joué au polo avec ses collègues officiers de cavalerie à Rawalpindi, devenant un tel champion du maillet qu'il avait été sélectionné pour représenter la Grande-Bretagne aux Jeux olympiques de Berlin en 1936.

Sa rivalité sportive avec les Allemands avait pris un tour plus sérieux avec le début de la guerre. Affecté en Afrique du Nord au 15^e/19^e régiment des King's Hussars, il avait joué au chat et à la souris avec l'Afrikakorps de Rommel au péril de sa vie. Toujours à l'avant-garde, il prenait une voiture en éclaireur et se lançait dans des incursions follement risquées à travers les lignes ennemies, faisant voler des nuages de sable brûlant dans le ciel du désert. « Ne tirez pas ! criait-il au retour à ses hommes. C'est moi⁷ ! »

Hinde s'était vu offrir le poste à Berlin au lendemain de la bataille de Normandie, ses responsables étant convaincus qu'il possédait toutes les qualités requises : « Panache, esprit de décision, intelligence, courage extrême et sens profond

des responsabilités⁸. » Il avait un côté fantaisiste qui lui avait valu son surnom de Looney, peut-être non sans rapport avec sa passion pour les papillons. « Quelqu'un aurait une boîte d'allumettes ? » l'entendit-on demander lors d'un briefing sur le terrain en Normandie, alors qu'il venait de repérer une espèce rare de chenille. Son second, stressé, ayant rétorqué que ce n'était pas le moment d'étudier les insectes, il répondit : « Tu rigoles, Mike ! On peut se battre tous les jours si on veut, mais une chenille comme ça, on n'en voit même pas une tous les quinze ans⁹. »

Le général Hinde fut d'abord basé à Wimbledon, d'où il entreprit d'embaucher du personnel pour son équipe. Il y avait de tout : des civils – agents de renseignement, interprètes, avocats et ingénieurs, tous très expérimentés dans leur domaine –, et aussi des soldats endurcis par cinq années de guerre. Le processus de recrutement lui-même était organisé par des auxiliaires de la branche féminine de l'armée britannique, l'ATS.

La priorité absolue de Hinde était de forger de bonnes relations de travail avec ses alliés russes. Il suivait en cela les directives de son gouvernement qu'il se faisait un devoir d'appliquer à la lettre. Il tenta d'établir le contact avec ses partenaires soviétiques au cours des premières semaines de 1945, désireux de communiquer avec eux avant de les retrouver en chair et en os à Berlin, mais il ne reçut aucune réponse. Il était déçu – la moindre courtoisie eût été de répondre –, mais il ne voulut y voir qu'un oubli malheureux de leur part.

Hinde combattait en effet les préjugés, les siens comme ceux des autres, et s'inquiétait d'entendre certains de ses hommes faire des remarques désobligeantes sur les Soviétiques. Il demandait à tous de garder l'esprit ouvert. « J'ai remarqué une défiance pratiquement systématique contre les communistes », reprocha-t-il un jour à ses recrues, avant de leur expliquer que les Soviétiques comptaient « beaucoup d'hommes sincères et compétents dans leurs rangs, qui ont des quantités de choses à nous apporter ».

L'équipe de Hinde aurait la lourde responsabilité de représenter la Grande-Bretagne dans le monde de l'après-guerre, ce qui était aussi important pour lui que pour Churchill. « Nous devons porter la plus grande attention à l'image que nous allons donner. L'empire britannique n'a jamais eu autant de

prestige qu'aujourd'hui, et il nous appartient de veiller à ne dégrader en aucun cas cette bonne réputation¹⁰ », disait-il, soucieux, aux jeunes gens pleins de sève qu'il allait lâcher dans Berlin, en espérant qu'ils seraient capables de résister aux tentations qui ne manqueraient pas de se présenter.

L'un des premiers éléments recrutés par Hinde fut le jeune et fringant lieutenant-colonel Harold Hays, surnommé « Tim » par ses amis, un garçon monté sur ressorts, avec des joues creuses sous une casquette avantageuse, si travailleur que son dévouement dépassait « de loin le cadre de ses devoirs¹¹ ». En plus des nombreuses tâches qui lui avaient été confiées, Hays se fixa celle, officieuse, de tenir le journal des aventures de l'équipe de Berlin. Il nota tout, le bon comme le mauvais, et le tapuscrit de cette chronique, restée inédite depuis presque quatre-vingts ans, est un document unique qui nous éclaire sur les événements extraordinaires de cette époque.

L'équipe de Hinde s'agrandit de façon conséquente dans les premières semaines, et travailla activement, « motivé par l'imminence de la défaite de l'ennemi¹² ». On leur mit en effet vite le pied à l'étrier : ordre leur fut donné de se rendre en France dans les premières semaines de 1945. Ce fut là, à quelque soixante-dix kilomètres au sud-est de Paris, que le consciencieux général de brigade rencontra son homologue américain, Howley le Fou furieux.

Dès qu'il eut appris que le général Hinde allait arriver avec son équipe, le colonel Howley s'empressa de trouver des logements pour tout ce beau monde, américains et britanniques confondus. Howley arrêta son choix sur Barbizon, un village à une heure de route de Paris. Il connaissait bien l'endroit pour y avoir passé des week-ends à la fin des années 1920 alors qu'il était à la Sorbonne. Dans ce coin bucolique et charmant, au cœur de la forêt de Fontainebleau, on trouvait certes quelques pensions de famille, mais surtout beaucoup de sangliers.

N'ayant pas froid aux yeux, Howley descendit de la capitale à la tête d'une armada de jeeps, réquisitionna toutes les villas et tous les hôtels de quelque importance (assortis de leurs cuisinières, femmes de chambre et autres employés de maison) et « installa des plantons armés devant leur porte » afin de dissuader toute autre unité militaire de les évincer.

« En temps de guerre, dit-il à ses hommes, nécessité fait loi, et possession vaut titre¹³. »

Il ne fallut que quelques heures aux membres de son équipe américaine pour prendre leurs quartiers à Barbizon. Ils y furent aussitôt chez eux, déambulant dans la rue principale tels des hors-la-loi de western. La bannière étoilée flottait sur le quartier général de Howley dans la Grand-Rue et les jeeps et autochenilles américaines étaient garées au centre-ville. À l'arrivée du groupe du général Hinde, Howley régnait en maître. Harold Hays eut le sentiment qu'ils s'étaient fait flouer par les Américains, surtout pour les logements. « Ils avaient gardé ce qu'il y avait de mieux pour eux et n'avaient laissé que le second choix aux arrivants britanniques¹⁴. »

La première rencontre entre Hinde et Howley s'annonçait mal. Le colonel américain était furieux d'être obligé de rendre des comptes à un général tatillon à l'accent snob de noble anglais. « J'ai toujours détesté servir sous les ordres de supérieurs hiérarchiques, écrivit-il dans son journal, et je supporte encore moins de devoir servir sous ceux d'un officier britannique. » Il rageait de ne pas avoir été promu à un rang égal à celui de Hinde. « Je n'étais que colonel pour représenter la plus grande puissance au monde¹⁵ », une douloureuse humiliation.

Le général de brigade Hinde n'était pas plus enchanté de se voir imposer un adjoint américain. Il considérait les Américains comme des gens peu subtils et sans aucune éducation. Ils prenaient de la confiture au petit déjeuner au lieu de marmelade et ne faisaient pas reluire leurs boutons. Et puis, surtout, ils manquaient d'endurance. Les Britanniques méritaient leur empire, et pas étonnant que les Américains n'en aient pas.

Née sous ces mauvais auspices, la rencontre se passa à merveille. Quand les deux hommes se retrouvèrent face à face, la sympathie fut immédiate et leurs bonnes relations se transformèrent rapidement en une profonde amitié. Hinde éprouvait une vive admiration pour la hardiesse de Howley, et ce dernier appréciait énormément la bouillante énergie du général. Les deux officiers étaient on ne peut plus différents et pourtant étrangement semblables, et ce furent ces deux guerriers fougueux qui allaient tenir conjointement le destin de Berlin entre leurs mains.

Howley ne jurait que par le travail collectif. De son point de vue, le plus grand problème qu'allait rencontrer l'équipe berlinoise serait le snobisme exacerbé des cent dix officiers recrutés par Hinde. « Ils appartiennent tous sans exception à la classe supérieure conservatrice, disait-il, et ils auront beaucoup de mal à se retrouver sous les ordres de riches Américains auxquels manquent des qualités qu'ils estiment essentielles chez un gentleman. » Et en effet, les Anglais considéraient tous les Américains « comme des barbares, et donnaient une importance disproportionnée à l'appartenance sociale ». Howley supposait que cette attitude était due à de trop longs séjours aux Indes, où ils avaient « dominé des inférieurs colonisés¹⁶ ».

Cela n'empêchait pas les quatre-vingts Américains menés par Howley d'avoir eux aussi des préjugés. « Je n'aime pas les Anglais, confia un GI à Harold Hays. Vous, les gars, vous savez pas manger, vous savez pas boire, vous savez pas parler normalement, et vous savez pas marcher comme tout le monde. Vous êtes malpolis. Bon sang, chez nous, on passe des heures à apprendre aux gamins à pas manger comme vous¹⁷. »

Howley s'inquiétait de ce genre d'animosité qu'il trouvait dangereuse : il était impératif que son équipe présente un front uni aux alliés soviétiques. Si la situation se dégradait à Berlin, il fallait à tout prix que ses hommes et ceux du général Hinde puissent rester solidaires et travailler ensemble. Il voulait des équipes de gens qui « se connaissaient et s'appréciaient, pour qu'en cas de difficulté à Berlin nous n'ayons à nous préoccuper que de les régler [parce qu']il n'y aurait pas de conflits personnels à calmer ». À cette fin, il organisa des activités communes pour souder le groupe : chasses au sanglier, escalade et virées nocturnes à Paris. Un « minimum de bisbille », disait-il, et un maximum de rigolade. Il adopta même deux marcassins – les frères Smith – qui devinrent les mascottes de l'équipe de Berlin, et qu'il avait la ferme intention de transporter jusqu'à la capitale allemande.

Il réussit son coup à merveille. « Ils ont appris à nous respecter, dit-il des Britanniques, et nous avons appris à les respecter. » La froideur anglaise, découvrit-on, n'était que superficielle. Les hommes de Hinde se donnaient à fond en toutes circonstances, ce qui faisait d'eux « des vraiment chics types en dehors des heures de travail et nous avons vite

commencé, de nous-mêmes, à organiser avec eux des dîners et des pots¹⁸ ».

L'équipe de Berlin souffrait d'un sérieux handicap, difficile à effacer : très peu de ses membres connaissaient la ville qu'ils devaient aller sauver. Hinde y avait passé quelques jours pendant les Jeux olympiques huit ans plus tôt, mais il avait logé à Charlottenburg, à l'ouest de la capitale, où Hitler avait fait construire le nouveau stade olympique.

On avait souvent vu des images de Berlin dans les cinémas britanniques et américains au cours des six dernières années, mais toujours les mêmes. Les actualités du Pathé-journal avaient fait connaître ses monuments : le dôme du Reichstag, la nouvelle chancellerie du Reich et la majestueuse avenue Unter den Linden bordée de croix gammées. Chez les Alliés, la capitale allemande symbolisait surtout les ténèbres que Hitler avait fait peser sur son « Reich de mille ans ».

Une recrue, Wilfred Byford-Jones, avait visité Berlin peu avant le début de la guerre et se souvenait des troupes d'assaut de Hitler défilant dans l'avenue Unter den Linden avec une discipline parfaite, rythmées par une « musique prussienne féroce et pompeuse¹⁹ ». Un autre membre de l'équipe, George Clare, était également allé à Berlin avant-guerre, mais dans des circonstances bien différentes. Il appartenait à une famille de réfugiés juifs de Vienne, l'une des rares à avoir obtenu l'asile dans l'État libre d'Irlande, et avait dû se rendre dans la capitale allemande pour recevoir les visas d'immigration.

Clare dit à ses camarades combien lui avait plu le Berlin irrévérencieux d'alors. Peu de Berlinois étaient des nazis convaincus, et il raconta que, dans la capitale, on « portait la chemise brune sans conviction, déboutonnée, le col ouvert²⁰ ». Et en effet, lors des élections de 1933, tenues deux mois après la nomination de Hitler au poste de chancelier, les nazis n'avaient pas remporté beaucoup plus d'un tiers des voix à Berlin.

Clare était l'exception qui confirmait la règle. Ceux qui partaient avec lui pour la capitale allemande, Britanniques comme Américains, auraient aussi bien pu aller sur la Lune.

Le colonel Howley prit en charge les aspects logistiques de la mission berlinoise, se considérant le mieux qualifié pour

remplir cette tâche. Et il prouva sa maîtrise du dossier durant les longues semaines passées à Barbizon. « Nous avons fait venir de Londres des photos des bombardements, avons déterminé à partir de cartes et de croquis l'emplacement des égouts, les quantités de charbon nécessaires pour faire marcher les pompes, la hauteur de l'eau dans les mille trois cents grands puits de la ville. » Ses hommes se penchèrent sur les écoles, les hôpitaux et apprirent la langue du pays. « Nous avons même essayé de localiser, toujours à partir de photos aériennes, un endroit où installer un quartier général commun avec les Russes. »

Plus il apprenait à connaître la ville, plus il se rendait compte que la tâche qui l'attendait là-bas serait infiniment plus ardue qu'à Cherbourg et à Paris. « J'avais conscience qu'un travail difficile m'attendait à Berlin, dit-il. Je savais ce qu'était la faim et connaissais les difficultés posées par une ville où on se retrouve avec des milliers d'orphelins sur les bras. J'avais vu les ravages de la gale. » Il n'ignorait pas non plus que « Berlin était pilonné par les bombes et serait dans un état épouvantable²¹ ».

L'équipe prenait son rythme de croisière à Barbizon lorsque arriva un visiteur inattendu. Walter Dorn était un expert militaire américain de la « division de la guerre psychologique » qui revenait tout juste de la ligne de front américaine des troupes se dirigeant vers Berlin. Il apportait des nouvelles très alarmantes. La campagne à l'est de la capitale allemande était envahie par des millions de personnes déplacées, dont beaucoup étaient violentes et pour la plupart dépourvues de tout et affamées. Les viols étaient monnaie courante, les meurtres fréquents. Walter Dorn avertissait également que les Allemands étaient « incapables de comprendre si nous venions en conquérants ou en libérateurs », ajoutant qu'il serait très difficile de trouver des personnes aptes à reprendre les postes précédemment occupés par les nazis.

« Il a complètement bousculé nos idées reçues, rapporta Harold Hays. Son intervention nous a vraiment ouvert les yeux, et a fait la lumière sur bien des sujets restés jusque-là dans l'ombre²². » Les hommes commençaient seulement à comprendre qu'on leur confiait une mission dangereuse qui pouvait mettre leur vie en danger. Ils allaient travailler dans

une zone de guerre apocalyptique où ils ne seraient pas forcément les bienvenus. L'entraînement au judo et au tir dispensé par le colonel Howley allait finalement peut-être leur servir.

À l'arrivée du printemps dans la forêt de Fontainebleau, Hinde et Howley reçurent les dernières nouvelles de l'avancée des Alliés en Allemagne. La 3^e armée du général Patton effectuait une grande poussée vers le sud-est en direction de la Tchécoslovaquie, tandis que les Britanniques et les Canadiens se dirigeaient plus au nord vers Brême et Hambourg. La 1^{re} armée américaine, sous le commandement du général Courtney Hodges, progressait également très vite et traversait le centre de l'Allemagne en direction de Torgau, une jolie ville de la Renaissance sur l'Elbe. L'une des divisions de Hodges, la 69^e division d'Infanterie, avait poussé si loin vers l'est qu'elle se trouvait tout près de la ligne de front russe. Moins de huit kilomètres de no man's land séparaient les Américains de l'Armée rouge.

Dans cette partie dangereuse du territoire, se trouvait un jeune sergent du nom d'Alfred Aronson qui avait récemment pris Leipzig avec ses camarades. Surpris par l'accueil enthousiaste de la population civile, Aronson avait vite compris que ce n'était pas le bonheur de voir des Américains qui les animait, mais plutôt la terreur de l'avancée de l'Armée rouge.

« Est-ce que les Russes arrivent ? Est-ce que les Russes arrivent ? » La même question leur était posée partout. Aronson devinait qu'ils avaient peur « que les Russes se vengent de ce que les soldats allemands leur avaient fait – qu'ils prennent leur revanche sur eux ».

Au bout de quelques jours à Leipzig, les Américains avancèrent jusqu'à la ville de Trebsen sur la Mulde, à deux cents kilomètres de Berlin. Là, ils attendirent les ordres avant de continuer vers l'est. Mais le supérieur d'Aronson, le lieutenant Albert Kotzebue, voulut faire une reconnaissance dans le no man's land. « Allons voir là-bas si nous trouvons quelques Russes », plaisanta-t-il, curieux de savoir à quoi ressemblaient ces soldats de l'Armée rouge dont il suivait les exploits depuis trois ans et demi. Il n'allait pas tarder à le découvrir.

Ainsi, cet après-midi du mardi 24 avril, le lieutenant Kotzebue partit en jeep avec sa patrouille en territoire inconnu. Ils

bivouaquèrent la première nuit à Zehren, puis continuèrent jusqu'à l'Elbe. Au bord du fleuve, Kotzebue aperçut de l'autre côté des silhouettes qu'il pensa être celles de Russes. Il fit tirer des fusées vertes dans le ciel, le signal convenu entre les Alliés occidentaux et les Russes, pour faire savoir qu'ils étaient américains. Les Russes commencèrent à se rassembler sur la berge opposée. La joie était grande des deux côtés du fleuve. Dix mois après le débarquement de Normandie – et environ douze semaines après que l'Armée rouge était entrée par l'est en Allemagne –, ils participaient à une jonction historique. « À force de grands gestes, de sifflets et de cris, nous avons fait connaissance. »

Les Russes mirent en marche le bac pour permettre aux Américains de traverser le grand fleuve tranquille, et halèrent à eux jeeps et hommes. Le suspense fut grand pour les Américains avant de mettre pied à terre sur la rive droite. Ils eurent du mal à communiquer, très peu de Russes parlant anglais, et le seul russophone de la patrouille du lieutenant Kotzebue étant un jeune membre du service médical, le caporal Stephen Kowalski. Les autres s'exprimaient « en baragouinant, avec les mains, et en disant beaucoup "nostrovia", un mot que tout le monde semblait apprécier²³ ».

Aronson fut frappé par le piteux état des soldats russes. Ils portaient des uniformes dépareillés, et leurs pièces d'artillerie étaient tirées par des chevaux. Plus il les regardait, plus il s'étonnait. « On se demandait vraiment comment ils avaient pu avancer aussi bien contre la puissance militaire allemande avec un armement aussi primitif. »

Un soldat russe alla chercher de la vodka et en versa des rasades à la ronde. Ils portèrent des toasts aux trois grands chefs de guerre « et puis nous nous sommes porté des toasts mutuellement, et puis à tout le monde ». La vodka fit merveille. « Ces toasts russes, ce n'est pas juste une gorgée, c'est cul sec à chaque fois », rapporta Aronson qui avait bien levé le coude. En un clin d'œil, la rencontre historique se transforma en grande fête qui ne fut que plus joyeuse avec l'arrivée de soldates russes.

Le coucher du soleil fut prétexte à sortir d'autres bouteilles de vodka, à faire de la musique et à danser. « Il y avait des harmonicas, des concertinas – ce premier soir, on a fait une nouba

à tout casser. » Aronson et ses acolytes échangèrent boutons et écussons d'uniforme, puis burent encore. « On se tapait dans le dos et on était bien contents de se voir, raconta Jim Kane, un camarade d'Aronson. On était les meilleurs copains du monde. »

Mais quand les Américains, un peu fatigués, allèrent en ville pour trouver un endroit où dormir, ils eurent une mauvaise surprise. Ils avaient l'habitude de réquisitionner les maisons les plus luxueuses et de passer la nuit dans des lits allemands confortables, mais les Russes avaient tout cassé. « Lits, vaisselle, ils avaient tout jeté dehors. On se serait cru après un cataclysme²⁴. » Il ne leur resta plus qu'à dormir par terre dans les maisons saccagées. Ils connurent là leurs premiers doutes, et se demandèrent si les soldats de l'Armée rouge n'étaient pas une simple bande de gangsters.

Le lendemain matin, Aronson et ses camarades se réveillèrent en ayant mal aux cheveux et se préparèrent à rentrer à la base. Ils découvrirent plus tard qu'une autre patrouille américaine (commandée par le lieutenant William D. Robertson) avait fait la jonction avec les Russes quelques heures avant eux, remportant ainsi l'honneur d'être la première à relier officiellement les fronts de l'Est et de l'Ouest. On avait retardé de deux jours l'annonce de cette nouvelle pour qu'elle puisse être faite simultanément par les trois leaders alliés. La déclaration commune adressée au monde fut la suivante : « Nous nous rencontrons dans une véritable et victorieuse fraternité²⁵. »

Le contingent du gouvernement militaire dirigé par le général Hinde quitta Barbizon au début du mois d'avril et partit vers l'est à la suite de l'armée en marche. Les hommes de Hinde furent frappés par l'ampleur des destructions. Les ponts, les voies ferrées et les canaux avaient tous été pilonnés par l'aviation alliée. Harold Hays raconte avoir vu « des péniches coulées dans le fleuve, des poteaux électriques renversés comme des quilles, du matériel roulant fracassé, des bâtiments dont il ne restait que des carcasses vides, et des centaines de tonnes de ferraille un peu partout ».

Ils reçurent l'ordre de s'arrêter à Namur, où ils réquisitionnèrent un château épargné. Les hommes rongeaient leur frein, impatients d'arriver. « Si proche de notre destination

allemande, et pourtant encore si loin, écrivait Hays. On finissait par se dire qu'on n'arriverait jamais en Allemagne. »

L'ordre de poursuivre leur avancée arriva relativement vite, et ce fut un peu plus joyeux que Hays conduisit l'équipe à Aix-la-Chapelle, ancienne capitale impériale de Charlemagne. Les Britanniques entraient là dans leur première ville allemande, un fait mémorable. « Nous étions ravis et sifflions pour rire le Horst-Wessel-Lied », l'hymne du Parti nazi. Un camarade de Hays, le major Jeffrey, était dans un tel état de surexcitation qu'il jacassait comme une pie « dans un mélange de français, d'allemand et d'hindoustani ».

Leur bonne humeur ne dura que jusqu'au centre-ville d'Aix-la-Chapelle, qu'ils trouvèrent en ruine. « L'effroi nous a coupé le souffle », rapporta Hays. Il avait vécu le blitz de Londres et vu des rues entières détruites par la Luftwaffe. « Mais ces souvenirs de la puissance des bombardements aériens furent pulvérisés par ce que nous avons vu en nous frayant un chemin tortueux à travers les amas de décombres qui seuls restaient d'Aix-la-Chapelle. » Tout avait été rasé, ne laissant pas même debout des carcasses d'immeubles. Sur l'un des rares murs encore verticaux, ils virent un graffiti peint en lettres blanches : « *Hitler ist Kaputt* ».

Le choc s'intensifia à mesure qu'ils s'enfonçaient dans l'Allemagne vaincue, croisant des flots de réfugiés démunis, « à pied, à vélo, poussant des charrettes à bras ou montés sur des carrioles lourdement chargées ». Une pluie glacée arrivait de l'est « et en voyant ces groupes désespérés avancer sur les routes en quête d'un abri, on ressentait un élan de pitié ». L'équipe berlinoise voyait là un immense exode, une multitude humaine se traînant péniblement, n'ayant nulle part où aller et rien à manger. « Pauvres bougres, murmura une recrue de Hinde, avant d'ajouter, sardonique : Mais ils méritent bien ce qui leur arrive. »

Dans son journal, Harold Hays dépeint de petits tableaux terribles : une femme folle de chagrin se traînant dans les ruines, « ses pieds enflés emmaillotés dans des chiffons imbibés de sang » ; trois jeunes, « les marques indiscutables et terribles de la famine et du scorbut gravées sur leur visage émacié » ; un vieux couple allemand « pleurant en silence face aux ruines d'une habitation totalement détruite à Paderborn,

leurs derniers biens pitoyablement entassés derrière eux dans un vieux landau ». Hays avait appris à détester les Allemands, mais il n'éprouvait plus que de la pitié pour eux.

L'équipe de Hinde poursuivit son chemin jusqu'à la Ruhr, le centre industriel de l'Allemagne. La région venait d'être prise à la Wehrmacht et les plaies de la bataille étaient encore visibles partout. La vieille ville d'Essen avait été très durement touchée, si bien que le convoi de camions de Hinde ne put la traverser qu'en se ménageant un passage à coups d'explosifs. La grande usine Krupps était irrécupérable, ses « dalles de béton pendant dans les airs comme des tapis au soleil ». On aurait dit qu'un géant cruel avait laissé libre cours à sa colère. « Il y avait des poutrelles en tous sens et des chaudières crevées, des bouteilles de gaz, des tuyaux et des pompes, des fourneaux, des locomotives, éparpillés comme des jouets abandonnés²⁶. »

Il faisait un froid glacial lorsque les hommes de Hinde entrèrent dans Düsseldorf, encore à cinq cent soixante kilomètres de Berlin, alors que la ville venait d'être prise par la 94^e division de l'armée américaine. Leur arrivée coïncida avec celle de Goronwy Rees, un jeune officier de renseignement en mission de repérage dans le territoire allemand libéré. Ce qu'il vécut à Düsseldorf permet de se faire une petite idée du cauchemar qui attendait l'équipe de Hinde à Berlin.

Le temps épouvantable ne faisait qu'accentuer l'impression de désespoir. « Une pluie battante tombait d'un ciel plombé couleur de cendre, écrivit Rees, et dans ce déluge, les rues vides en ruine étaient aussi tristes et mélancoliques qu'un chant funèbre, comme si nous étions venus assister à un enterrement. » L'endroit était totalement désert. « Dans cette ville morte, il n'y avait plus rien pour entretenir la vie, ni nourriture, ni eau, ni abris, ni chauffage. »

Düsseldorf avait été placé sous le commandement temporaire d'un officier britannique qui avait réquisitionné le seul bâtiment encore intact de la ville. Ce lieutenant-colonel dont l'histoire ne conserve pas le nom, et que rien n'avait préparé à ce rôle, jouissait d'un pouvoir absolu. « Par l'une de ces opérations magiques qui peuvent se produire pendant les guerres, il se retrouvait administrateur et souverain d'une zone où se trouvaient plus d'un million d'êtres humains qui venaient d'être privés de tout moyen de subsistance », mais il

était totalement démuni. Rees disait qu'il « aurait aussi bien pu être parachuté au beau milieu de l'Afrique tropicale avec pour mission de gouverner une tribu primitive au bord de la famine²⁷ ».

Pendant que Rees discutait avec le lieutenant-colonel, Harold Hays partit en quête d'un logement. Il restait peu de bâtiments encore debout, et ses hommes durent passer la nuit dans la cave d'un immeuble bombardé, le grésil passant à travers les fenêtres aux vitres explosées.

Pendant que les Britanniques du général Hinde avançaient vers Düsseldorf, les Américains du colonel Howley se dirigeaient vers le quartier général de la 9^e armée à Gütersloh, ville industrielle située à environ quatre cents kilomètres à l'ouest de Berlin. La division du futur gouvernement militaire en deux entités distinctes avait été perçue par Howley comme une victoire personnelle. Il ne voulait servir sous les ordres de personne, et voilà que, moins de quatre mois après sa rencontre avec Hinde, il devenait de fait seul maître de son équipe de quatre-vingts personnes. Il attribuait son succès, disait-il : « au total manque de diplomatie, à la brutalité et à la franchise avec lesquels je m'exprimais et je raisonnais²⁸ ».

Il était tout particulièrement enchanté par l'obtention d'une magnifique voiture, une Horch Roadster digne de son nouveau statut. C'était un véhicule énorme, avec des phares géants, des chromes étincelants et un capot long comme un lit. « La plus grosse et la meilleure auto d'Allemagne²⁹ », dit-il. À grande vitesse, elle ronronnait comme un lion. Un de ses aides de camp l'avait trouvée cachée dans une meule de foin et l'avait réquisitionnée sans aucun scrupule ni autre forme de procès. « Il l'a prise en remorque en l'accrochant au pare-chocs de sa jeep, raconta Howley, et il me l'a rapportée. » Plus Howley et ses hommes s'enfonçaient vers l'est, plus ils se réjouissaient à l'idée de rencontrer des soldats de l'Armée rouge. « Nous ne voulions que du bien à nos amis russes³⁰. » Il avait rencontré son premier Russe quelques semaines auparavant, lors d'un incident plutôt désagréable. Il était au volant de sa voiture d'état-major et se rendait au quartier général de l'armée lorsqu'un parfait inconnu avait sauté sur le marchepied. « Plus surpris que fâché, je lui ai asséné un crochet

du gauche au menton qui l'a fait redescendre sur la route. » Howley, qui supposait que l'homme était un ennemi allemand, fut extrêmement surpris de l'entendre crier : « *Ruski ! Ruski !* » Il s'agissait en fait d'un prisonnier de guerre récemment libéré et qui faisait du stop. Le passager de Howley, un lieutenant-colonel anglais, témoin de la scène, s'exclama : « Bon Dieu, mon colonel, vous venez de donner un pain à notre premier Russe³¹. »

Howley fut accueilli au quartier général de Gütersloh par le colonel Craigy, officier d'état-major de la 9^e armée. « Vous voilà enfin, dit ce dernier. Cela fait des semaines que j'essaie d'obtenir du SHAEF* que vous et votre unité me soyez confiés. » Il avait de bonnes nouvelles pour Howley. « Nous avons établi trois têtes de pont sur l'Elbe. Il n'y a plus rien entre nous et Berlin qu'un régiment SS à Potsdam. » Il assura à Howley que les premières troupes alliées à entrer dans Berlin seraient américaines. « Si nous recevons nos ordres demain, nous pouvons être à Berlin avant samedi. » Puis il ajouta avec un sourire : « Pouvez-vous vous joindre à nous³² ? »

« Non seulement nous le pouvons, mais nous le ferons », promit Howley. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir. Il avait fait partie des premières troupes américaines à entrer dans Cherbourg et dans Paris, et il avait la ferme intention de mener l'avant-garde dans Berlin.

Il n'eut pas ce bonheur : son entrée triomphale à Berlin fut soudainement retardée. Six mois plus tôt, le général Eisenhower considérait Berlin comme « le joyau de la Couronne » et donc l'objectif privilégié des armées alliées. « Nous devons concentrer toute notre énergie et nos ressources pour lancer des offensives éclair sur Berlin. » Et puis, par un revirement brutal, il n'avait plus considéré Berlin que comme « un banal emplacement géographique³³ ». La priorité des Alliés occidentaux devenait la destruction complète des dernières positions de l'armée de Hitler.

Howley fut très contrarié, espérant que ce serait « la dernière grande décision de l'histoire à être prise à aussi courte vue, sans tenir compte des conséquences politiques ». Impatient

* SHAEF : Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force. Quartier général des états-majors des forces alliées en Europe nord-occidentale.

de passer à l'action, il répétait qu'il était « plus que prêt à partir³⁴ ». Il n'attendait que le feu vert pour se lancer à l'assaut de Berlin.

Un drapeau sur le Reichstag

L'hôtel *Lux*, rue Gorki à Moscou, était un nid d'espions, un labyrinthe mystérieux renfermant de multiples secrets, siège de noires intrigues, où révolutions et meurtres se préparaient avec un froid détachement. De l'extérieur, sa façade de gâteau à la crème lui donnait une splendeur impériale d'un autre âge. Il avait été construit aux temps des tsars, et la triste austérité de l'architecture stalinienne contrastait de façon frappante avec son opulence bourgeoise. Une fois entrés, les clients jouissaient d'un luxe depuis longtemps arraché aux autres hôtels moscovites : un restaurant gastronomique, un service de retouche de vêtements, une blanchisserie et une infirmerie bien équipée.

Les clients devaient être porteurs d'un *propousk*, carte d'identité complète avec photo, une mesure de sécurité nécessaire puisque le *Lux* était le point de rassemblement des espions et des révolutionnaires du monde entier. Dans ses salons feutrés, les Robin des bois polonais côtoyaient les communistes espagnols et les propagandistes soviétiques.

L'hôtel était un foyer de subversion depuis 1921, année où il avait accueilli le congrès de l'Internationale communiste. Le militant hongrois Gyula Háy fut subjugué par son séjour en ces lieux. « Entre ses murs, la marmite de la révolution mondiale bouillonnait à petit feu en permanence¹. » Si on

voulait organiser une insurrection ou renverser un dirigeant élu, c'était au *Lux* qu'il fallait aller.

Au printemps 1945, l'hôtel devint le quartier général du Groupe berlinois de Moscou, une organisation secrète de révolutionnaires d'origine allemande soutenus par Staline. Ils étaient chargés de s'infiltrer dans Berlin dès que l'Armée rouge aurait pris la ville. Une fois installés, ils auraient deux rôles importants à jouer, l'un officiel et l'autre beaucoup moins. Leurs fonctions de façade étaient on ne peut plus ordinaires : épurer les éléments nazis de l'administration et poser les bases d'un nouveau système démocratique. La tâche officielle était moins avouable. Comme le disait le chef du groupe, Walter Ulbricht : « Ça doit avoir l'air démocratique, mais nous devons garder le pouvoir entre nos mains. » Il avait l'intention de doubler les Alliés occidentaux en prenant le contrôle des institutions publiques et même de la police berlinoise. « Le mieux serait de nous séparer pour que chacun de nous prenne en charge un district de Berlin, expliqua-t-il à son groupe au cours d'une réunion d'organisation. Nous nous retrouverons le soir pour faire chacun notre rapport sur notre district². » L'équipe d'Ulbricht devait être secondée dans son travail par d'excellents éléments de l'armée soviétique, des généraux bardés de médailles habitués à la victoire.

Walter Ulbricht, tête pensante du petit groupe, était un communiste pur et dur au parcours révolutionnaire irréprochable. Il avait trouvé refuge dans la capitale soviétique huit ans plus tôt, à l'époque où il devenait trop dangereux de vivre dans l'Allemagne de Hitler, et s'était chargé de faire rentrer clandestinement des agents antinazis à Berlin. Excellent organisateur, il était connu à Moscou sous le sobriquet de « camarade Cellule », car il n'avait pas son pareil pour cloisonner les réseaux secrets.

Malgré ces indéniables qualités, il lui manquait peut-être la chaleur humaine requise pour animer un groupe. Vêtu de l'uniforme des apparatchiks, complet-veston et cravate serrée au col, Ulbricht ne répandait pas autour de lui la joie et la bonne humeur. « Je l'ai rarement vu rire, rapportait un proche collaborateur, et je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu exprimer le moindre sentiment personnel³. » Un autre témoin

de l'époque juge que « ce n'était pas quelqu'un de bien » mais « un redoutable manipulateur⁴ ».

Cette tendance avait fait de lui un solitaire : « Depuis l'école, il n'avait pas eu un seul ami⁵. » Il avait tout de même réussi à se marier, mais sa femme, connue sous le nom de camarade Lotte, était unanimement détestée au *Lux*.

Ulbricht, dogmatique jusque dans l'ascèse, se refusait tous les plaisirs. Il ne buvait pas, ne sortait pas, ne mangeait ni viande ni poisson. Il n'aimait que les légumes crus, un régime alimentaire que même ses camarades les plus irréductibles avaient du mal à admirer. Selon l'un d'entre eux, « il n'organisait jamais de cocktails, n'avait jamais d'aventures et avait même cessé de fumer parce que cela nuisait à ses activités révolutionnaires⁶ ». Il parlait peu, et d'une voix étrangement haut perchée, distillant la langue de bois révolutionnaire avec son fort accent saxon. Il ne supportait pas la contradiction et ne changeait jamais d'avis. « Il veut toujours avoir le dernier mot, coupe la parole à tout le monde [et] fait taire les orateurs qui lui déplaisent⁷. » Il était un prototype de ce qu'allaient être, dans un futur proche, de si nombreux dirigeants d'Europe de l'Est : des hommes sombres, inexpressifs et totalement dénués d'humour.

Les membres de l'entourage proche d'Ulbricht étaient tout aussi peu joviaux. Son expert en maintien de l'ordre n'avait « absolument aucun sens de l'humour », et son commissaire aux affaires culturelles, Otto Winzer, était « un fonctionnaire stalinien froid et coupant qui appliquait à la lettre toutes les directives sans le moindre état d'âme⁸ ».

Seule étincelle d'humanité dans cette ambiance sinistre, Wolfgang Leonhard se distinguait nettement des autres. C'était un jeune homme sensible de vingt-trois ans qui avait beaucoup roulé sa bosse depuis que sa mère s'était réfugiée à Moscou en 1935, chassée par la montée du nazisme. D'abord endoctriné à l'école Karl-Liebknecht pour les antifascistes, Wolfgang avait ensuite été envoyé dans une université d'élite destinée aux révolutionnaires en herbe en Bachkirie russe, où il avait eu pour condisciple Žarko Broz, fils du futur président yougoslave Tito.

Il aurait pu voir se dissiper là les illusions de son jeune idéalisme, mais il n'en fut rien. À la fin de ses études, Wolfgang

Leonhard était toujours aussi naïf et joyeusement optimiste, et il imaginait que la fin de la guerre permettrait un changement radical du stalinisme, destiné selon lui à devenir un système « plus tranquille, plus agréable, plus tolérant, plus démocratique et plus souple⁹ ». Bref, il était l'antithèse même de Walter Ulbricht.

Le vendredi 27 avril 1945, le groupe de Berlin fut convoqué à une réunion dans la chambre d'Ulbricht, au deuxième étage du *Lux*. Il leur annonça qu'ils allaient s'envoler pour la capitale allemande dans les prochains jours. « Paré à partir ? les interrogea-t-il l'un après l'autre. Tout est prêt ? » Il aborda ensuite les aspects pratiques de la mission, en particulier sur le transport et sur l'argent, comme le rapporte Leonhard : « Il ouvrit son attaché-case et en sortit une liasse de billets qu'il nous distribua en disant : "Je vous donne mille roubles à chacun comme argent de poche." C'était une grosse somme, l'équivalent d'un mois de salaire. "Et voilà maintenant deux mille reichsmarks allemands chacun pour couvrir vos premiers frais en Allemagne." »

Deux jours après cette réunion, le groupe fut invité à prendre un verre d'adieu dans la suite de Wilhelm Pieck, président du Parti communiste allemand en exil. Ce dernier servit la vodka puis leva son verre : « Camarades ! À nos prochains succès en Allemagne ! »

Et voilà. C'était la fin de leurs années moscovites. Le lendemain matin, à 6 heures tapantes, ils devaient se rassembler devant la porte de l'hôtel où un autocar les prendrait pour les conduire à l'aéroport. « J'étais encore en ébullition en retournant à ma chambre, écrit Leonhard, et je n'ai pas réussi à m'endormir avant longtemps¹⁰. »

C'était en effet une période trépidante, car ce jour-là, précisément, les premiers chars de l'Armée rouge pénétraient sur la Potsdamerplatz, au cœur de Berlin, une position qui n'était plus éloignée que de quelques centaines de mètres de la porte de Brandebourg.

Les forces soviétiques avaient progressé à la vitesse de l'éclair depuis le lancement de l'offensive au début de la troisième semaine d'avril. Deux immenses groupes d'armées avaient convergé vers la ville, venant du sud et de l'est, tandis qu'un troisième arrivait par le nord. Le vendredi 20 avril, jour du

cinquante-sixième anniversaire de Hitler, l'armée du maréchal Gueorgui Joukov, forte d'un million et demi de soldats, avait entrepris de bombarder le centre-ville depuis ses positions de la banlieue nord, alors que les forces du maréchal Ivan Konev approchaient par le sud. L'Armée rouge eut tôt fait d'encercler les troupes allemandes qui défendaient la ville, les prenant au piège.

Le 29 avril, Hitler épousait Eva Braun dans son bunker fortifié, avec Goebbels et Bormann pour témoins. La main du Führer tremblait tellement que sa signature dans le registre est illisible. Dans le bunker, l'atmosphère était fébrile. La panique poussa ses occupants à boire et à se livrer à des activités sexuelles frénétiques. La secrétaire de Hitler, Traudl Junge, fut profondément choquée lorsqu'elle monta à l'étage. « Une fièvre érotique avait pris possession de tout le monde, rapporta-t-elle. Les femmes avaient abandonné toute pudeur et exposaient à tous les regards leurs parties génitales. » Elle savait – tout comme Hitler – que leur heure avait sonné.

Le sinistre roulement des canons annonça l'arrivée de l'Armée rouge dans les faubourgs sud de Berlin. À Potsdam, ville prospère à quarante minutes en voiture du centre-ville, Paul Hoecke et sa femme Valérie se faisaient un sang d'encre pour leurs trois enfants, Hermann, sept ans, Olga, quatre ans, et Irina qui venait d'en avoir deux. Par la fenêtre de sa chambre, le jeune Hermann voyait le barrage de feu de l'artillerie illuminer le ciel noir. « Les éclairs devenaient si fréquents qu'il n'y avait plus d'interruption entre eux, et qu'ils illuminaient en continu l'horizon, comme un orage qui n'en finissait pas. »

La famille Hoecke avait des raisons très particulières de redouter l'arrivée de l'armée soviétique. Valérie faisait partie des millions de Russes qui avaient fui leur pays à la suite de la révolution bolchevique. Son mari, Paul, était allemand mais, converti à la religion orthodoxe russe, il était devenu prêtre et s'était mis au service de la communauté des exilés russes à Berlin. Les nazis n'avaient causé aucun ennui à ces « Russes blancs » anticommunistes notoires, une réputation qui justement les mettait à présent en péril.

Quelques mois plus tôt, les Hoecke avaient déménagé de Berlin pour vivre à la Russische Kolonie, une banlieue

de Potsdam devenue quartier russe. L'endroit était plus sûr que la capitale, mais avec l'approche de la ligne de front, la famille se sentait de plus en plus en danger. En cette troisième semaine d'avril, le ciel nocturne s'allumait au nord-est d'un « rougeolement vibrant qui montrait que la bataille faisait déjà rage là-bas ». Voyant qu'au sud aussi le ciel s'illuminait, ils eurent encore plus peur. Cela ne pouvait dire qu'une seule chose : « Nous étions déjà cernés. »

Le mercredi 25 avril 1945, alors que les troupes du maréchal Konev approchaient de Potsdam, les parents Hoecke cherchèrent un refuge. Près de chez eux se trouvait le Schloss Cecilienhof où vivait l'ancienne famille régnante d'Allemagne, les Hohenzollern. La princesse Kira Kirillovna (la femme russe du prince Louis de Hohenzollern), dont Paul Hoecke connaissait le secrétaire, accepta de les cacher dans les caves du château.

Après y être descendu, le petit Hermann vit l'angoisse qui marquait les traits de ceux qui étaient déjà dans l'abri. « Quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé des gens déjà installés un peu partout qui campaient entre les rangées de bouteilles, les tas de charbon et les vieux meubles poussiéreux. » Des ombres inquiétantes filaient sur les voûtes dans la pénombre, les seules sources de lumière provenant de bougies de tranchee « Hindenburg ». Le bruit étouffé des explosions vibrait dans leur enceinte de brique, accompagné du gémissement des obus. Et puis, d'abord imperceptiblement, la fureur de la guerre sembla s'arrêter.

« Les bruits lointains des tirs que nous entendions depuis des heures s'estompèrent et furent remplacés par un silence total qui tomba au-dessus de nos têtes et tout autour de nous. » Tous savaient que ce silence annonçait l'arrivée imminente des troupes soviétiques. « Nous retenions notre souffle, et beaucoup de gens autour de nous éteignirent instinctivement leurs bougies, plongeant les caves dans une obscurité totale. » Silence. Silence de mort. Hermann Hoecke tremblait de peur. Dans l'obscurité, il entendit quelqu'un chuchoter : « *Die Russen ! Die Russen sind hier !* »

Il était accroupi au bas d'un escalier qui menait à la cour. L'entrée en était fermée en haut par une lourde porte qui offrait un peu de protection contre les tirs et les éclats d'obus.

Soudain, la porte s'ouvrit brutalement et laissa entrer la lumière.

« Momentanément aveuglé, je ne pus discerner que deux silhouettes sombres penchées dans ce rectangle lumineux, mais leurs voix étaient claires. Ils criaient : *Davaï ! Davaï ! Alle heraus !* avec l'accent russe. » Tout le monde comprit ce qu'ils voulaient. « Allez ! Ouste ! Tout le monde dehors¹¹ ! » L'Armée rouge avait pris Potsdam, et les habitants craignaient pour leur vie.

La famille Hoecke sortit de la cave avec tout le monde. Deux soldats de l'Armée rouge les conduisirent dans la cour du château où des feux brûlaient dans d'énormes tonneaux métalliques. Ils n'avaient pas vu passer l'après-midi et la nuit tombait déjà. Le jeune Hermann Hoecke surveillait avec inquiétude un fantassin soviétique ivre qui grattait sa balalaïka. « Il me jetait des regards vitreux, un sourire fixe sur le visage, tout en beuglant les bribes inintelligibles d'une chanson¹². » Une de ses mains était entourée d'un épais bandage ensanglanté.

Personne ne savait ce qui allait se passer et tous craignaient le pire, mais après quelques heures d'inquiétude, ils reçurent l'ordre de rentrer chez eux. Les Hoecke devaient passer une nuit terrifiante, déchirée par les cris de femmes qui appelaient au secours.

La panique à Potsdam n'était rien comparée à la terreur qui régnait à Berlin. Depuis des mois, la famille de la petite Helga Schneider, âgée de sept ans, se cachait dans la cave de leur immeuble de la Lothar-Bucher-Strasse, près des jardins botaniques. L'univers de la petite Helga se limitait à cette pièce souterraine qui sentait le renfermé et où s'entassaient une douzaine ou plus de voisins. Il y avait là sa belle-mère, Ursula, son petit frère, Peter, et « Opa », son grand-père par alliance, ainsi que Frau Kochler, la concierge, et le fils de douze ans des Kochler, Rudolf. Opa avait perdu beaucoup de poids à cause des restrictions alimentaires. « Ses doigts étaient longs et blancs, comme ceux d'un squelette, et ses vêtements semblaient seulement destinés à l'empêcher de se disloquer. » Ursula avait été une superbe blonde, mais maintenant ses cheveux « avaient pris la couleur indéfinissable de la poussière¹³ ». D'autres étaient dans un état encore plus lamentable. Erika,

quatorze ans, réfugiée de la campagne, souffrait d'une forme aiguë de tuberculose et crachait du sang. Helga dit d'elle que « sa peau était si diaphane qu'on voyait ses os se dessiner en transparence¹⁴ ».

Ce petit groupe vivait sous terre depuis des semaines, ne s'aventurant que rarement dans la rue afin d'aller remplir les bidons d'eau à la fontaine. Les rues étaient devenues un terrain hostile où les tirs de mortiers mettaient tous ceux qui sortaient des caves en danger. En s'aventurant hors de son abri dans un quartier voisin, la jeune journaliste allemande Marta Hillers constata que l'armée était en déroute : « En m'arrêtant sur le pas de la porte, j'ai vu des soldats passer devant notre immeuble, traînant pesamment les pieds. » Ils étaient en piteux état. « Certains boitaient. Muets, chacun renfermé sur soi, ils avançaient en désordre [...] pas rasés, joues creuses, portant leurs lourds équipements sur le dos¹⁵. »

Les Berlinoïses saisissaient avidement au passage les nouvelles rapportées par les réfugiés désespérés qui arrivaient en masse de l'Est. Ce qui se racontait était à vous glacer le sang. « Nous avons bien essayé de nous cacher sous des foulards, rapporta en sanglotant une jeune fille de Landsberg, mais à quatorze ans, ça n'est pas facile de se faire passer pour une vieille femme¹⁶. » Violée. On ne prononçait pas le mot, mais tous l'avaient à l'esprit.

La dernière semaine d'avril, plus rien ne fonctionnait à Berlin : il n'y avait plus d'administrations, plus d'électricité, plus de transports et très peu de gaz. Les produits de première nécessité avaient disparu depuis longtemps. Dans la cave des Schneider, le papier toilette manquait – un grave problème sanitaire car ils souffraient tous de dysenterie. Ils avaient dû se résoudre à s'essuyer avec des pages arrachées à Nietzsche et à Shakespeare. « Quand une culture finit dans la merde, remarqua l'un des occupants de la cave, c'est bien la fin d'un peuple¹⁷. »

Les rares fois où l'on parvenait à faire marcher la radio, les nouvelles étaient rudes. Les Soviétiques avaient atteint les faubourgs de la ville. Les Soviétiques avaient pris le canal de Teltow. Les Soviétiques occupaient le quartier de Tempelhof. « Opa et Herr Mannheim étaient constamment collés à la radio pour tâcher de comprendre quelque chose dans le flot

d'informations. La Deutscher Rundfunk cessa brusquement d'émettre un jour, en plein milieu d'un journal parlé. » Ce silence ne pouvait signifier qu'une seule chose : l'ennemi s'était emparé de la station de radio et était donc tout proche.

Lorsque les Russes arrivèrent le 28, le choc fut brutal. La porte de la cave dans laquelle Helga Schneider et sa famille se cachaient fut ouverte d'un grand coup de botte et « nous nous sommes retrouvés face à six soldats russes qui dirigeaient sur nous des mitraillettes. Deux d'entre eux avaient le crâne rasé, trois portaient des casquettes fourrées, et le dernier avait des cheveux noirs bouclés et une barbe qui lui descendait sur la poitrine ». Le soldat barbu demanda brusquement : « Ici, *soldaty germanskije* ? »

Pétrifiés de terreur, ils ne répondirent pas.

« *Soldaty germanskije* ? », répéta le soldat, cette fois d'un ton réellement menaçant.

Le grand-père par alliance de la jeune Helga réussit à balbutier une réponse : « Non, pas de soldats ici. »

Le fantassin soviétique, l'air furieux, hurla : « menteur ! Si *soldaty germanskije* ici, toi *kaputt*¹⁸ ! »

Les six soldats pointèrent leurs mitraillettes sur le groupe. « Guerre *kaputt* ! » cria l'un d'eux. *Hitler kaputt* ! » Il ordonna qu'on lui donne les montres de toutes les personnes présentes dans la cave. « Vous donner *urri* ou vous *kaputt* ! »

Ils se dépêchèrent d'obéir, à l'exception d'un vieux monsieur qui s'essuya les yeux avec sa manche et dit que c'était le seul souvenir qui lui restait de sa femme.

« Tu pleures pour *urri* ? » hurla le soldat. Espèce de con ! Tu ferais mieux de pleurer pour ta ville. » Il arracha la montre du poignet du vieil homme.

Après avoir volé les montres, un des soldats sortit de sa poche une miche de pain noir qu'il tendit à la jeune Helga. Ensuite ils remontèrent tous les six en criant : « *Hitler kaputt* ! »

« Il y eut un silence abasourdi, puis le soulagement s'exprima. Tous se remirent à bouger [et] tout à coup parlèrent en même temps avec jubilation. » Frau Kochler, la concierge, exprima la pensée générale : « Si c'est ça, les barbares dont Goebbels parlait, je vote pour eux. » Une autre des réfugiés pleurait de joie : « Et ils n'ont pas touché les femmes¹⁹ ! »

Elle avait parlé trop vite. Peu après deux autres soldats soviétiques surgirent dans la cave. Ivres et lourdement armés, ils proférèrent des menaces qui terrifièrent le groupe, puis se tournèrent vers les deux adolescentes, Gudrun, âgée de seize ans, et Erika, quatorze ans. « Toi, *Fräulein*, toi *gut*, toi viens avec moi ! »

Les protestations de la mère de Gudrun lui valurent des coups de pied dans le ventre. La mère d'Erika les supplia de la prendre à la place de sa fille et fut rouée de coups. La jeune Helga Schneider se cacha le visage dans une veste et ne rouvrit les yeux qu'une fois que tout fut terminé et les soldats repartis. On dut porter Gudrun et la faire allonger sur un lit de camp. « Elle tremblait, elle claquait des dents et avait le regard fixe. Erika, affaiblie par la tuberculose, était dans un état encore pire. Elle saignait, et personne ne sut arrêter l'hémorragie. Elle s'agrippa à la main de sa mère et l'embrassa, mais elle se raidit et mourut en mordant les doigts de sa mère²⁰. »

Plus près du centre-ville, à l'hôpital Elisabeth de la Lützowstrasse, l'infirmière Kaethe Eckstein avait vu par la fenêtre approcher les flashes des tirs d'artillerie russe. « Des cris terribles sont montés de l'aile arrière de l'hôpital. J'ai entendu des coups de feu et des explosions de grenades. Je me suis précipitée dans le couloir. » Elle ne devait jamais oublier le spectacle qui s'offrit à elle. « Des hommes blessés, dont les pansements se défaisaient, se traînaient dans les couloirs et grimpaient à quatre pattes dans l'escalier en criant : “Les Russes arrivent.” » Kaethe Eckstein et les autres infirmières, des religieuses, ne savaient pas où se cacher. « Elles étaient presque toutes à genoux et priaient, mais quelques-unes couraient en rond, terrorisées. » Elles n'avaient aucun moyen d'échapper à la violence qui s'abattit sur elles. « Les Russes étaient partout, ils s'emparaient des infirmières et des patientes, leur arrachaient leurs vêtements, les arrosaient de whisky, tiraient dans les murs. » Kaethe Eckstein réussit à s'échapper et à se cacher dans la cave d'un bâtiment voisin. Lorsqu'elle finit par sortir, l'hôpital n'était plus qu'un amas de ruines, les carcasses des lits en fer émergeant des décombres. « On voyait couchés sur ces lits les corps carbonisés d'êtres humains. » Des obus avaient frappé le bâtiment et mis le feu. « Les boucles de ceinture,

les pistolets et des restes de bottes noircis nous permirent de comprendre que les Russes, dans leur folie, avaient brûlé avec les femmes qu'ils avaient violées²¹. »

À une demi-heure de là vers le sud, dans la Kaiserallee, un homme de trente-trois ans, Friedrich Luft, ayant compris qu'il y aurait des viols, avait trouvé une solution, macabre mais plutôt efficace. Deux de ses voisines ayant été tuées par les obus russes, il les enveloppa dans des tapis, les transporta dehors et les déposa dans la cour dans l'espoir que cela arrêterait les attaquants et sauverait les femmes qui se cachaient au grenier.

Un groupe de soldats soviétiques vint donner de grands coups dans la porte. « Où sont les femmes ? Nous voulons vos femmes ! *Frau ! Frau !* »

Luft fit preuve d'un remarquable sang-froid : il mena les soldats aux deux corps, déroula les tapis et dit tristement : « Voilà ma *Frau*. Je ne peux pas vous donner de femmes. Il n'y a que ces deux-là. »

À la grande surprise de Luft, les soldats changèrent aussitôt d'attitude. « Ils firent le signe de la croix, dirent une courte prière, et m'embrassèrent parce qu'ils croyaient que j'étais veuf, et ils me donnèrent des cigarettes et du pain. » Il attendit ensuite qu'ils s'éloignent, pareils à une meute de chiens sauvages, « Et ils trouvèrent probablement ce qu'ils cherchaient dans la maison ou la rue d'à côté²². »

Ce que Herr Luft ne savait pas, c'était que les soldats soviétiques étaient activement encouragés à prendre ce genre de revanche sur les Allemands. La dernière directive émise par l'administration politique de l'Armée rouge était on ne peut plus précise et glaçante : « Sur le territoire allemand, il n'y a qu'un seul maître – le soldat soviétique, chargé à la fois de juger et de punir pour les souffrances endurées par ses père et mère²³. »

Peu après le déjeuner, le lundi 30 avril, Adolf Hitler et Eva Braun serrèrent la main des membres de leur entourage le plus proche avant de se retirer dans leur appartement. À 15 h 30, on entendit un coup de feu. En entrant dans la pièce, le personnel du bunker trouva Hitler effondré sur le sofa, baignant dans son sang. Il s'était tiré une balle dans la bouche.

Sa femme nouvellement épousée s'était aussi tuée en mordant une ampoule de cyanure.

Dans les derniers jours d'avril, presque tout Berlin était tombé aux mains des Soviétiques, sauf le Reichstag où des soldats ennemis résistaient encore. Ce lieu emblématique du pouvoir nazi était la prise la plus convoitée des Soviétiques, même s'il n'avait quasiment pas servi pendant les douze années du Troisième Reich. Les généraux soviétiques voulaient voir le drapeau rouge de la victoire hissé sur le toit, sachant que cette image enverrait un message clair. La date choisie aussi fut symbolique : le lendemain serait le 1^{er} mai, fête nationale en Union soviétique.

Plus tôt dans la matinée, les troupes soviétiques étaient arrivées « chez Himmler », l'immeuble du ministère de l'Intérieur situé dans la Moltkestrasse, et avaient pénétré dans le sous-sol. Après plusieurs heures de combats acharnés, les dernières poches de résistance allemande avaient été délogées des étages supérieurs. Les soldats soviétiques obtinrent ainsi une vue imprenable sur le Reichstag, situé à seulement quatre cents mètres. C'était près, mais la Königsplatz qui les séparait était un no man's land extrêmement dangereux, jonché de carcasses encore fumantes de chars et d'autochenilles calcinés.

Cet après-midi-là, les rumeurs fusèrent en tous sens. À 14 h 25, le général Vassili Chatilov fut informé que les troupes soviétiques étaient déjà entrées dans le bâtiment. Il téléphona la nouvelle au général Vassili Kouznetsov, qui la transmit à son tour au maréchal Joukov. « Notre drapeau rouge flotte sur le Reichstag ! Hourra, camarade maréchal²⁴ ! » Fausse joie : les soldats soviétiques n'avaient encore ni atteint ni franchi les portes de l'immense bâtiment.

À l'avant-garde se trouvait un petit peloton de cinq hommes aguerris : Alexeï Bobrov, Alexander Lysimenko, Gazetin Zagitov, Mikhaïl Minin, et leur capitaine, Vladimir Makov. Ils ne s'étaient pas quittés depuis deux ans et avaient juré de mourir ensemble. Minin, un grand gaillard de vingt-trois ans, était un phénomène, gros gabarit plein d'énergie qui était allé de Leningrad à Berlin les armes à la main.

La nuit venant, Minin remarqua une réticence de plus en plus forte chez les soldats qui renâclaient à passer à l'attaque. « Personne n'avait la moindre envie de mourir cette nuit-là, la

guerre étant déjà gagnée²⁵. » Même la promesse de médailles ne motivait que peu de volontaires. Seule l'unité du capitaine Makov voulait encore en découdre.

À 21 h 30, l'artillerie soviétique déclencha l'attaque sur le Reichstag par un tir de barrage. Cinq minutes avant sa fin prévue, Makov et ses quatre hommes sautèrent d'une fenêtre du ministère de l'Intérieur et s'élançèrent sur la Königsplatz. Ayant traversé des tirs nourris, ils plongèrent derrière un abri et reprirent leur souffle avant de s'élançer une seconde fois vers l'entrée du Reichstag. Ils gravirent d'un bond les larges degrés de granit de l'entrée principale. Le sergent Zagitov trouva une poutre dont il fit un bélier pour enfoncer la porte verrouillée. Elle céda après quelques coups vigoureux, et les cinq hommes se ruèrent à l'intérieur. Ils furent bientôt rejoints par d'autres détachements qui s'engouffrèrent à leur suite.

Le groupe de Makov sécurisa le hall d'entrée puis monta dans les étages, le sergent Minin à l'avant. « Nous avons lancé des grenades dans les couloirs qui donnaient sur l'escalier et tout arrosé à la mitrailleuse. » Arrivés en haut du bâtiment, ils trouvèrent une trappe qui menait au grenier. En levant sa lampe torche, Zagitov vit un treuil accroché à la charpente d'où pendaient des chaînes massives. « Les maillons de cette chaîne géante étaient si gros qu'on pouvait placer les pieds à l'intérieur pour l'escalader. Un par un, nous avons commencé à grimper²⁶. »

Le sergent Zagitov ouvrait la voie, suivi de près par Minin. Ce dernier portait le grand drapeau rouge que lui avait confié un officier supérieur. Tout au sommet, ils trouvèrent une lucarne qui donnait sur le toit. À la lueur d'une explosion d'obus, Lysimenko repéra la statue de la déesse de la Victoire qui leur avait servi de repère pendant la journée.

Ce fut là qu'ils décidèrent d'accrocher le drapeau rouge soviétique, mais Minin voulut s'assurer d'abord qu'ils passeraient à la postérité pour leur acte de bravoure. « Là, sur le toit et dans l'obscurité, j'ai écrit au stylo nos noms sur la bannière : mon nom et ceux de Zagitov, Bobrov et Lysimenko. » Il attachait ensuite le drapeau à une longue perche métallique qu'il fixa à la statue. Il était 22 h 40, le lundi 30 avril. « Camarade général, cria Makov au général Perevertkin dans sa radio, mes gars sont les premiers à avoir hissé la bannière de la Victoire

sur le toit du Reichstag ! » Avec l'insolence qui le caractérisait, il précisa qu'ils l'avaient plantée « dans la couronne d'une pute à poil²⁷ ! ».

Il n'y avait qu'un seul petit ennui : personne n'avait pensé à prendre d'appareil photo.

Les images photographiques prennent une place de toute première importance dans les guerres modernes, étant d'excellents outils de propagande qui restent gravés dans les mémoires longtemps après la fin des combats. Ainsi raisonnait Evgueni Khaldeï, photographe soviétique, grand admirateur de la célèbre photo des marines dressant le drapeau américain sur l'île d'Iwo Jima prise deux mois plus tôt par Joe Rosenthal.

La photo de Rosenthal n'avait pas été mise en scène : il avait su saisir le bon moment. Khaldeï préféra mettre toutes les chances de son côté. Employé par l'agence de presse soviétique Tass, il avait pour travail de fournir des clichés marquants. Quelques heures avant la prise du Reichstag, alors que l'Armée rouge se battait encore, il réfléchissait déjà à l'idée d'une image iconique du drapeau soviétique flottant sur le palais.

Ne trouvant pas de drapeau assez grand pour son projet, il monta dans l'un des nombreux avions militaires qui faisaient la navette entre Berlin et Moscou, alla se procurer dans la capitale soviétique une grande nappe rouge et demanda à son oncle tailleur d'y coudre des pièces de tissu jaune en forme de faucille, de marteau et d'étoile.

Le lendemain matin, 2 mai, il reprenait l'avion pour Berlin où il arriva peu après l'assaut sur le Reichstag et la déroute de ses derniers défenseurs allemands.

Il fit grimper trois soldats sur le toit par l'escalier encore gluant de sang, et chargea le jeune Alexeï Kovalev, un soldat de dix-huit ans, de brandir par-dessus la rambarde l'immense drapeau bricolé. Perché un peu plus haut, son Leica Rangefinder de fabrication russe entre les mains, Khaldeï prit trente-six clichés. « J'étais euphorique, rapporta-t-il longtemps après. J'attendais une telle occasion depuis mille quatre cents jours²⁸. »

Il ne lui fallut que quelques heures pour rentrer à Moscou et développer ses photos. Il accentua le contraste du ciel et de la fumée pour renforcer l'intensité dramatique. Son rédacteur

en chef lui demanda aussi d'effacer un détail gênant : le soldat qui aidait Kovalev à tenir en équilibre avait une montre à chaque poignet, signe qu'elles avaient été pillées.

La photo de Khaldeï fut d'abord publiée dans le magazine russe *Ogoniok*, puis fit rapidement le tour du monde. L'image arrivait à point nommé, deux jours seulement après le suicide de Hitler. Elle lançait un message clair : c'étaient les Soviétiques, et eux seuls, qui avaient gagné la bataille de Berlin.

Avec ce cliché, Khaldeï prenait une belle revanche après le brutal assassinat de son père et de ses sœurs par les nazis, survenu quelques années plus tôt.

Dans le ciel jaune soufre flottait une fumée qui passait au travers des carcasses des immeubles. Le soleil printanier brillait chaudement. Dans le canal de Landwehr, des cadavres en décomposition dégageaient une odeur pestilentielle qui rendait l'air irrespirable. La mort était partout en cette première semaine de mai : « Écœurante, lourde, pesante », écrivit Ruth Andreas-Friedrich, une résistante qui osa s'aventurer dans les rues avec un ami²⁹. « Nous grimpons par-dessus des cratères de bombe. Nous nous faufile à travers des fils de fer barbelés emmêlés et des barricades construites à la hâte. » Dans un renforcement de mur, elle remarqua un vieux monsieur, une pipe dans une main, un briquet dans l'autre. « Pourquoi ne bouge-t-il pas ? Pourquoi reste-t-il totalement immobile ? » Ils approchèrent pour mieux voir. « Une mouche se promène sur son visage. Verte, grasse, brillante. Voilà qu'elle pénètre dans ses yeux [...] une matière visqueuse s'écoule sur ses joues [...] il n'était pas mort d'hier. »

Sur la Hauptstrasse, la Hafenplatz et ailleurs, à la puanteur des cadavres s'ajoutait celle de vieille urine. « Ces vainqueurs ne se gênent pas pour pisser contre les murs, partout, et tout le temps, écrivit Marta Hillers. Des flaques d'urine dans les escaliers, sur les paliers, dans les entrées d'immeubles³⁰. » Quand Ruth Andreas-Friedrich parvint à regagner son appartement du 6, Hünensteig Strasse, elle le trouva dévasté et maculé d'excréments. « Une puanteur insupportable nous agresse. Des tiroirs grands ouverts, des armoires renversées, des chaises cassées, des tables maculées. Nous marchons entre les vêtements et les ustensiles de cuisine. Des disques de phonographe se brisent

sous nos pieds, des boîtes de médicaments vides et des bouteilles fracassées³¹. » En traversant la pièce, elle glissa sur des déjections humaines.

Le correspondant de guerre Constantin Simonov a tenu une chronique des horreurs dont il fut témoin dans les jours qui suivirent la prise de Berlin par les Soviétiques. Étant descendu dans un bunker souterrain proche du zoo de la ville, il promena le faisceau de sa torche dans les couloirs. Ils étaient remplis de cadavres rigides d'hommes et de femmes qui s'étaient suicidés après une orgie d'alcool. Un général SS mort était allongé sur un lit, une bouteille de vin mousseux à moitié vide coincée entre les cuisses. Ses yeux vitreux semblèrent regarder Simonov quand il l'éclaira au passage.

Après avoir escaladé un mur, Simonov se retrouva à l'intérieur du zoo. Un gardien, encore sous le choc, le conduisit au bassin des hippopotames. L'un des deux, mort, gisait dans l'eau, le stabilisateur d'une grenade dépassant de son ventre enflé. L'autre hippopotame pataugeait tristement dans l'eau stagnante. « Il ne veut pas approcher du mort, comme s'il comprenait le danger », nota Simonov dans son journal.

En des temps meilleurs, le pavillon des singes voisin avait résonné des cris de joie des enfants. Un panneau annonçait fièrement que l'enclos abritait le gorille et le chimpanzé les plus grands d'Europe. Simonov regarda à l'intérieur. Les deux animaux avaient été abattus et gisaient sur le sol en béton dans une épaisse mare de sang figé. Le gardien, désespéré, « restait là sans rien dire en secouant la tête³² ».

Ruth Andreas-Friedrich ayant tenté une nouvelle sortie, cette fois avec trois amis, vit un bœuf blanc qui déambulait au milieu des décombres. Ils avaient tellement faim qu'ils tirèrent l'animal dans une cour voisine et le tuèrent. Ce fut la ruée : il ne fallut que quelques secondes pour que des Berlinoises émaciées jaillissent des ruines environnantes et en viennent aux mains pour récupérer quelque chose.

« Ils arrivaient en courant avec des seaux, des bassines et des baquets. Ils se disputaient la viande en hurlant et en gesticulant. Quelqu'un arracha le foie, d'autres se battirent pour la langue. « La langue est à moi [...] la langue [...] la langue ! » Cinq mains couvertes de sang tirèrent violemment pour l'arracher de la gorge du bœuf. À l'arrière de la bête, une femme à

la voix stridente trancha la queue et s'enfuit avec son trésor en jubilant. Ruth Andreas-Friedrich fut profondément déprimée par la scène. « Est-ce là le moment que nous avons attendu pendant douze ans ? Pouvoir nous écharper pour un morceau de foie de bœuf³³ ? »

Il était dangereux de rester longtemps dehors, car les soldats mongols patrouillaient dans les décombres, alcoolisés et brutaux. Ils s'engouffraient dans les maisons éventrées et, en groupe, s'attaquaient aux femmes. Marta Hillers fut violée plusieurs fois au cours des premières semaines de mai. Elle raconta sans ménagement son calvaire pour faire comprendre ce qu'elle avait enduré : « L'homme qui me bouscule est âgé, il a la barbe grise, pue l'alcool et le cheval [...]. Il ferme soigneusement la porte derrière lui [...]. Aucun bruit. Juste un grincement de dents involontaire quand mes sous-vêtements sont déchirés [...]. Soudain, son doigt est sur ma bouche, empestant le cheval et le tabac. J'ouvre les yeux. Ces mains étrangères me forcent à ouvrir la mâchoire. Les yeux dans les yeux. Puis, avec le plus grand soin, il rassemble sa salive et fait tomber dans ma bouche un crachat³⁴. »

Quand Marta Hillers parvint à aller voir Gerti, une jeune amie de dix-neuf ans, elle apprit que la jeune fille avait elle aussi été violée plusieurs fois. À la fin, ses trois agresseurs avaient fouillé dans les placards de la cuisine et trouvé un pot de confiture et de l'ersatz de café. « Ils ont couvert les cheveux de Gerti avec la confiture et ensuite ils ont saupoudré généreusement avec le faux café³⁵. »

Environ quatre-vingt-dix mille femmes demandèrent une assistance médicale à la suite d'un viol, mais le nombre réel d'agressions fut certainement beaucoup plus élevé. Les victimes avaient souvent trop honte pour dénoncer ces crimes et il y eut énormément de suicides. Certaines osèrent résister. Un soldat soviétique ayant hélé Hildegard Herrberger, elle riposta vertement : « Va te faire foutre ! Au cul ! » Erreur tactique. La réponse du Russe ne se fit pas attendre : « Cul, cul, *gut, gut*³⁶. »

Voyant les violences contre les femmes se généraliser, quelques soldats russes tentèrent d'intervenir. Le colonel Grigori Tokaev arrêta deux soldats surpris en train de violer une jeune Allemande et les amena au point de contrôle de l'armée. Le capitaine de service ordonna leur immédiate

libération. « *Pobeditelei ne sudiat*, dit-il. Les vainqueurs ont toujours raison³⁷. »

Un général soviétique entré dans la ville avec le maréchal Joukov déclara qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que ses soldats « mènent la vie dure à ces Allemandes de la "race supérieure"³⁸ ». De son point de vue, les Allemandes méritaient d'être violées. Sa seule préoccupation était d'éviter que ses hommes n'attrapent des maladies vénériennes.

Pendant que les Russes achevaient de s'emparer de la ville, une rumeur étrange se répandait dans les abris souterrains de Berlin. Marta Hillers entendit la nouvelle d'abord par la femme du distillateur, qui la tenait d'une « source fiable, très secrète ». Cette nouvelle, si elle était vraie, serait vraiment incroyable. « Les Yankees et les Tommies se sont disputés avec les Ruskofs et pensent à s'allier avec nous [les Allemands] pour chasser les Ruskofs de chez nous. »

L'idée était-elle vraiment crédible ? Les Alliés occidentaux songeaient-ils réellement à s'attaquer à l'armée soviétique ? La nouvelle déclenchait « des rires incrédules et des discussions enflammées, rapporta Marta Hillers. Personne ne savait ce qu'il fallait croire³⁹ ».

La rumeur n'était pas circonscrite à Berlin. Ronald Mallabar, soldat du régiment d'infanterie légère de Durham, en route pour la capitale allemande, l'entendit lui aussi. Il se réjouissait à l'idée de boire de la vodka avec ses frères soviétiques victorieux, quand, à Hambourg, cette même information tomba dans ses oreilles horrifiées. Plusieurs Allemands bien placés laissèrent échapper devant lui que « nous étions sur le point de "les" réarmer [les Allemands] pour aller en Russie attaquer les Russes⁴⁰ ».

Il se trouva par la suite que ces rumeurs étaient fondées – ou du moins qu'il y avait un peu de vrai dans cette idée. Au cours de la première semaine de mai, voyant que l'Armée rouge prenait le contrôle de Berlin, Winston Churchill avait ordonné à la cellule de planification interarmées du ministère de la Guerre de préparer une offensive terrestre, aérienne et navale de grande envergure contre les forces soviétiques. Le Premier ministre britannique pensait depuis longtemps que Staline représentait le danger le plus sérieux pour la sécurité

de l'Europe d'après-guerre, tout en ne s'étant pas privé de trinquer avec lui à Yalta moins de trois mois plus tôt, levant son verre à « un ami en qui nous avons toute confiance⁴¹ ». La décision de Churchill s'appuyait sur le non-respect par le maréchal soviétique de nombreux accords conclus à la conférence, notamment la promesse d'organiser des élections libres et équitables en Pologne. Si les Alliés occidentaux parvenaient à infliger rapidement une défaite écrasante à l'Armée rouge, Staline devrait renoncer à son projet de domination de l'Europe de l'Est.

Ce projet, appelé opération Unthinkable (Impensable), devait faire pénétrer les armées de l'Ouest au cœur de l'Europe occupée par les Soviétiques, dans le but d'imposer à la Russie « la volonté des États-Unis et de l'empire britannique⁴² ». Le grand stratège de cette offensive terrestre était le général de brigade Geoffrey Thompson, ancien commandant de la Royal Artillery, grand spécialiste de l'Europe de l'Est. Son plan de bataille prévoyait une puissante avancée vers l'est pour dépasser Berlin, effectuée par quarante-sept divisions britanniques et américaines qui repousseraient l'Armée rouge au-delà de l'Oder et de la Neisse de Lusace, quatre-vingts kilomètres à l'est de Berlin. Cette opération devait être suivie par une bataille décisive dans les environs de Schneidemühl (aujourd'hui Pila, au nord-ouest de la Pologne).

Ce serait un affrontement géant, encore plus que la bataille de Koursk où six mille chars russes et allemands avaient combattu sur un immense saillant. On prévoyait de lancer plus de huit mille blindés dans la bataille en rassemblant les forces américaines, britanniques, canadiennes et polonaises. Comme le disait le général : « Nous devrions tout miser sur une seule grande bataille, en sachant que ce serait très dur⁴³. »

L'adversaire était en effet très puissant. Les Soviétiques disposaient de cent soixante-dix divisions, ce printemps-là. D'après les estimations de Thompson, pour vaincre l'Armée rouge, il faudrait disposer de troupes supplémentaires, qu'il savait d'ailleurs parfaitement où trouver. Il prévoyait de réarmer la Wehrmacht et la SS pour les engager aux côtés des Alliés. L'armée de l'Ouest aurait ainsi dix divisions supplémentaires, toutes aguerries par six années de conflit.

Le projet eut la vie courte, jugé inacceptable par le conseiller militaire en chef de Churchill, le général Hastings Ismay, qui, horrifié, déclara qu'une telle politique serait « absolument impossible à ne serait-ce qu'envisager pour les dirigeants de pays démocratiques ». Il rappela au général Thompson que, depuis cinq ans, le gouvernement répétait inlassablement à la population britannique que les Russes avaient « assuré le plus gros des combats et enduré des souffrances extrêmes⁴⁴ ». S'attaquer à ces anciens alliés si tôt après la fin de la guerre serait « catastrophique » pour le moral général.

Le maréchal Sir Alan Brooke fut tout aussi horrifié et considéra ce projet d'offensive d'une démente totale. « Il n'y a là absolument aucune chance de succès⁴⁵. »

Leur hostilité eut raison de l'opération « Impensable » que les chefs d'état-major rejetèrent officiellement le 8 juin. Churchill regretta cette décision et dit à Anthony Eden que, si on ne coupait pas court définitivement aux ambitions territoriales de Staline « avant que les armées américaines ne se retirent d'Europe et que le monde occidental ne replie sa machine de guerre, il y aurait très peu de chances d'empêcher une troisième guerre mondiale⁴⁶ ». Il prédit également que l'Armée rouge deviendrait sous peu une force invincible, affirmant qu'« à tout moment [elle] pourrai[t] traverser le reste de l'Europe et nous repousser dans notre île⁴⁷ ».

Les chefs d'état-major n'en démordirent pas. Ils ne voulaient plus entendre parler de l'opération Unthinkable et enterrèrent le plan stratégique dans un dossier administratif gris intitulé « Russie : menace pour la civilisation occidentale », en compagnie des graphiques, tableaux et chiffres y afférents. Le projet d'offensive se trouve toujours dans cette chemise, tamponné en rouge à chaque page de la mention « Top Secret ».

On sut plus tard que Winston Churchill n'était pas seul à penser que les conflits hérités de la guerre n'étaient pas éteints. « L'Amérique est maintenant l'ennemi principal, dit un des généraux du maréchal Joukov au moment de la prise de Berlin. Nous avons détruit la base du fascisme, et maintenant, nous devons détruire la base du capitalisme – l'Amérique⁴⁸. »

Berlin à l'heure rouge

À 6 heures du matin le dernier jour d'avril, l'autocar qui venait chercher les révolutionnaires de Walter Ulbricht s'arrêta devant la porte de service de l'hôtel *Lux*. Destination : l'aéroport de Moscou, d'où un avion militaire devait les emmener à Berlin.

En cette heure matinale, les rues moscovites balayées par le vent étaient vides, mais déjà décorées pour le 1^{er}-Mai. Le lendemain, la fête des travailleurs devait en effet être célébrée à grand renfort de drapeaux, de guirlandes et de slogans.

En tant que chef du groupe de Berlin, Walter Ulbricht devait mettre en œuvre un plan d'action précis à son arrivée dans la capitale allemande. « Nous avons prévu tous les détails, depuis la mise en place des instances administratives jusqu'à l'action culturelle. »

Wolfgang Leonhard, le plus jeune membre du groupe, traversa l'aéroport de Moscou l'espoir au cœur et monta avec ses camarades dans l'appareil qui les attendait, un avion de transport Douglas américain acquis en prêt-bail. Quelques minutes seulement après l'embarquement, les moteurs vrombirent et le groupe s'envola vers une ville où aucun d'entre eux n'avait plus mis les pieds depuis au moins dix ans.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, ils se posaient sur un terrain d'atterrissage militaire à Karlau, à l'est de Berlin, où ils

furent accueillis par une file de véhicules. Leonhard, impressionné, raconte : « Les voitures arboraient des petits drapeaux rouges et les insignes de l'armée soviétique ; les chauffeurs portaient l'uniforme soviétique. » Après un long trajet à travers une campagne désolée, leur convoi atteignit la ville de Bruchmühle, à trente kilomètres à l'est de Berlin, où était installé l'état-major politique de l'armée du maréchal Joukov.

Leonhard et ses camarades furent logés dans une maison réquisitionnée et reçurent les coupons de rationnement normalement réservés aux officiers supérieurs de l'Armée rouge. Abasourdi, Leonhard entendit un soldat soviétique les présenter à un collègue comme étant le nouveau gouvernement allemand. « J'en ai eu le souffle coupé ! Je n'en croyais pas mes oreilles. Avait-il vraiment dit "le nouveau gouvernement allemand" ? » Une plaisanterie sans doute, songea-t-il sans en être absolument convaincu.

Leonhard, ravi de retrouver le sol natal, fut impressionné par le professionnalisme de l'Armée rouge. Cela ne l'empêcha pas d'éprouver quelque inquiétude en entendant la femme de chambre allemande lui confier à voix basse, l'air sombre : « Vous devez comprendre que, ces dernières semaines, nous avons traversé une période terrible. »

Leonhard et ses camarades supposèrent d'abord qu'elle avait été malmenée par les nazis en déroute, et la vérité fut plus difficile à admettre. « Je ne parlais pas des nazis, bégaya-t-elle. Quand les Russes sont arrivés ici... » Et ce fut le début d'un long et terrible témoignage sur les viols, les violences et les pillages.

Aucun des membres du groupe ne voulut la croire. Il y eut des moqueries, et l'un d'eux affirma même qu'il s'agissait de propagande nazie. Seul Leonhard eut le sentiment qu'elle disait vrai. « Au fond de moi, je me rendais compte qu'elle disait certainement la vérité. » Si tel était le cas, et si la même chose était arrivée à Berlin, alors leur objectif de s'attirer la confiance des Berlinoises deviendrait beaucoup plus compliqué à réaliser qu'ils l'avaient espéré.

Le 2 mai, le cortège de voitures partit de Bruchmühle en direction de Berlin. En traversant la banlieue, Leonhard fut stupéfait par l'étendue des destructions. « C'était l'enfer : une ville ravagée et des gens affamés qui erraient dans les ruines

encore brûlantes, les vêtements en lambeaux ; des soldats allemands hébétés qui semblaient ne plus du tout comprendre ce qui se passait ; des soldats de l'Armée rouge chantant à tue-tête, exaltés, et souvent ivres. »

Le groupe de Berlin s'installa dans le quartier de Lichtenberg, au 80, Prinzenallee, un bâtiment resté intact leur ayant été attribué, de même que des sténodactylos, des secrétaires et une flotte de voitures avec chauffeurs. Quelques heures après son arrivée, Ulbricht fit un point détaillé sur la tâche qui leur avait été fixée. L'objectif était de rétablir les administrations dans chacun des vingt districts de la ville en respectant sa couleur politique. « Dans les quartiers bourgeois, leur dit-il, nous devons nommer un [maire] bourgeois¹ », mais ces maires ne seraient que des hommes de paille. Le véritable pouvoir reposerait entre les mains de l'adjoint au maire, un communiste qui contrôlerait toutes les nominations. Ainsi, l'équipe d'Ulbricht pourrait étendre son influence sur la totalité de Berlin.

« Vous devrez aussi trouver dans chaque district un camarade totalement fiable pour le charger de constituer une police », dit Ulbricht. Leonhard comprit parfaitement la manœuvre : il s'agissait d'une stratégie pour s'emparer du pouvoir. L'objectif était « de développer le Parti [communiste], d'en faire le parti le mieux organisé, le plus militant, le plus actif [...] et de devenir progressivement maître de la situation² ». Et toute cette stratégie devait être mise en place avant l'arrivée des Britanniques et des Américains.

Leonhard se passionnait pour cette mission, et fut particulièrement heureux d'accompagner Ulbricht à une réunion de militants communistes, anciens dirigeants de la résistance antinazie. Le seul bémol fut le refus d'Ulbricht d'autoriser les femmes violées à avorter, au motif, selon lui, que ce serait admettre que l'Armée rouge s'était rendue coupable de viols. Les communistes locaux furent scandalisés par ce manque de compassion, mais Ulbricht refusa de changer d'avis. « Il n'en est pas question ! Je considère que le sujet est clos. »

Leonhard fut gêné par l'intransigeance d'Ulbricht, qui entendait faire la loi « sur un ton n'admettant pas la contradiction », mais cela ne l'empêcha pas de se mettre au travail. « En quelques jours, nous avons constitué dans chaque district de Berlin une sorte de noyau actif³ », rapporta-t-il. De

même, il contribua à la mise en place d'un organe exécutif provisoire, le *Magistrat*, sorte de conseil municipal composé de seize membres. Le maire (ou bourgmestre-gouverneur) de Berlin serait Arthur Werner, un homme choisi par Ulbricht.

Werner fut le premier surpris de se voir offrir un poste aussi important. Apolitique et indécis, il pensa recevoir cet honneur uniquement parce qu'il était assez connu à Berlin. Il accepta immédiatement, ignorant qu'il avait été sélectionné précisément pour son manque de personnalité. Quelqu'un dit de lui : « Il est à peine capable de prononcer son discours, rempli de citations de Goethe, tant il tousse et s'étouffe, pendant les cinq minutes que durent les réunions du conseil⁴. » Comme pour toutes les nominations faites par Ulbricht, le pouvoir réel était détenu par son adjoint, Karl Maron, grand manipulateur et grand travailleur, formé pour ce rôle à l'hôtel *Lux*.

Les années passées par Ulbricht dans la Russie de Staline lui avaient appris les ficelles du pouvoir totalitaire. Il avait en premier lieu besoin d'un chef de la police solide. Il avait déjà choisi l'homme de la situation : Paul Markgraf avait gagné ses galons du temps où il était un beau capitaine prussien de la 24^e Panzerdivision de la Wehrmacht. Il avait combattu avec un tel courage en Union soviétique que Hitler lui-même l'avait décoré de la Croix de chevalier. Après avoir été fait prisonnier à Stalingrad, Markgraf, pragmatique, avait troqué le nazisme pour le communisme, rejoignant ainsi la toute nouvelle Ligue des officiers allemands, un groupe composé de soldats capturés qui s'étaient ralliés au régime soviétique.

Markgraf avait beau avoir changé d'allégeance, il conservait un petit air nazi : « Un homme jeune de largement plus d'un mètre quatre-vingts, aux cheveux blonds gominés, et au regard bleu dur et perçant », selon la description du journaliste américain Emmet Hughes, qui l'interviewa plus tard à Berlin. Réputé pour sa consommation immodérée de schnaps, Markgraf avait accumulé « un certain vernis culturel » et citait volontiers Goethe, Schiller et Shakespeare. Comme il le savait, pour avancer dans la vie, il fallait posséder deux qualités importantes : « la servilité envers les supérieurs, la sévérité envers les inférieurs ». Hughes le considérait comme « la réincarnation parfaite du mercenaire allemand du Moyen Âge⁵ ». Markgraf accepta immédiatement le poste de Polizeipräsident, conscient

que la fonction de chef de la police serait l'une des plus importantes de la capitale allemande. Il n'avait que quelques semaines pour constituer une police à son image : dure, impitoyable, efficace. Il s'attela à la tâche avec délectation.

Les Berlinoises ne savaient rien de l'arrivée de Walter Ulbricht et ne recevaient aucune nouvelle du monde extérieur. Telles des marmottes sortant d'hibernation, ils émergeaient peu à peu de leurs terriers, éblouis par le soleil printanier. À sept ans, Helga Schneider avait passé plus de quatre mois sous terre, dans le noir et l'inconfort, avec son grand-père, sa belle-mère et son frère. Quand les combats prirent fin, ils osèrent sortir le nez de leur cave et découvrirent un spectacle épouvantable : « Une étendue de ruines incendiées dont les flammes éclairaient la nuit comme en plein jour. »

La petite Helga posa une dernière fois les yeux sur la cave qui avait été le lieu de tant de violences terribles. Elle ne devait jamais oublier les mois de terreur et de privations qu'elle venait de passer, mais elle n'était pas la plus gravement traumatisée. Pour Gudrun, jeune fille de seize ans, les conséquences furent beaucoup plus graves. Violée dans cette même cave, elle ne parvenait pas à sortir d'un profond état de choc : « La pauvre petite n'avait toujours pas retrouvé la parole. » La mère d'Erika, l'adolescente morte à la suite du viol dont elle avait été victime, était détruite par le chagrin. Elle ne possédait plus qu'une « valise en carton dans laquelle elle gardait encore les vêtements de sa pauvre fille ».

Helga Schneider partit en expédition avec son grand-père dans les rues, guettant la moindre apparition de soldats soviétiques ivres. « [Nous] cherchions partout, dans les cours abandonnées et entre les monticules de gravats, les orties qui pouvaient pousser, les racines comestibles et les feuilles de pissenlits que nous mangions en salade⁶. » En échange d'un service à thé en porcelaine de Chine, ils parvinrent à se procurer un peu d'huile de table.

Le manque de nourriture était une préoccupation tout aussi pressante dans la famille de Paul et Valérie Hoecke, à Potsdam, qui ne survivaient qu'en buvant des soupes claires. Ils avaient la chance de partager leur logement avec une femme, Frau

Wach, qui parvenait à obtenir quelques vivres supplémentaires en flirtant habilement avec des officiers soviétiques.

La Pâque orthodoxe russe, qui tombait le 6 mai en 1945, fut une journée de fête exceptionnelle pour la famille Hoecke. Hermann, le fils de huit ans, vit son père partir pour l'église, « vêtu de son *talar* noir, la robe de prêtre, que je ne l'avais pratiquement jamais vu porter auparavant ».

Pâques se déroula sans incident, mais ce répit fut de courte durée. Le week-end suivant, deux Russes en uniforme vinrent frapper à la porte et exigèrent de voir Herr Hoecke. « Ils avaient l'air de militaires » – ce fut du moins l'impression qu'en tira Hermann – « mais ils portaient les manteaux en cuir tant redoutés qui les désignaient comme des membres du NKVD. » Poliment mais fermement, ils demandèrent à Paul Hoecke de les suivre pour répondre à quelques questions. Alors que les trois hommes s'éloignaient, Hermann sortit et, s'abritant les yeux du soleil, il les vit descendre vers la Nauerner Chaussee. « Juste avant qu'ils ne disparaissent derrière l'église, j'ai fait signe à mon père pour lui dire au revoir mais il ne s'est pas retourné⁷. »

La prise de Berlin par l'Armée rouge avait suivi une tradition qui remontait au régime tsariste. Selon la coutume, le premier général qui entrait dans une ville assiégée se voyait remettre les clés de la ville, et il en fut ainsi pour la capitale allemande. Le général Nikolai Berzarin avait été à l'avant-garde pendant la bataille, à la tête de la 5^e armée de choc qu'il mena jusqu'au centre-ville. Il fut ensuite nommé commandant de Berlin, maître tout-puissant d'une capitale en ruine.

« Gros, yeux bruns, moqueur et les cheveux blancs même s'il est encore jeune, ainsi le décrivait le célèbre auteur et journaliste Vassili Grossman. Il est intelligent, très calme et débrouillard⁸. » Berzarin, qui ajoutait à cela une assurance de coq de basse-cour, aimait les motos et s'amusait à traverser les territoires conquis à tombeau ouvert sur sa rutilante Harley-Davidson. À son arrivée à Berlin, il se procura une Zündapp KS 750 qu'il équipa d'un gros side-car de couleur verte. Il l'appelait son « Éléphant vert » et n'aimait rien tant que de lancer son bolide dans les dangereuses rues de Berlin.

Berzarine parlait vite et ne s'embarrassait pas de nuances, livrant ses opinions en phrases chocs, entrecoupées de vantardises grandiloquentes. Il se mit à l'ouvrage immédiatement, prenant en main son fief avec autant d'énergie qu'il en avait mis à le conquérir. Grossman, qui passa une journée à le suivre, dit que son travail ressemblait à « la création du monde⁹ ». Aux premiers jours de son règne, son équipe commença par régler définitivement le sort des nazis capturés. « Les SS qui avaient été dénoncés étaient exécutés sommairement et leur corps jeté dans les rues, un X tracé dans le dos à la mitrailleuse¹⁰. » Mais, très vite, Berzarine mit fin à cette pratique, disant qu'il se souciait peu du passé de personnes qui pouvaient être utiles. « Bourgmestres, directeurs des services de distribution de l'électricité, de l'eau, des égouts, du métro, des tramways, du gaz, propriétaires d'usines [...] »¹¹ : Grossman vit avec surprise d'anciens nazis faire la queue pour proposer leurs services et être immédiatement employés par l'administration militaire soviétique.

La plus urgente tâche du général Berzarine était de dégager les artères principales en faisant déblayer les gravats. N'ayant pas d'engins mécaniques à sa disposition, il instaura un service obligatoire dans la population, en grande partie des femmes, instituant des postes de quinze heures. La seule récompense pour ce travail exténuant était un bol de soupe au chou. Parmi les femmes réquisitionnées, se trouvait Gerda Schmidt, une jeune fille aux yeux verts dont la grande beauté lui avait valu d'être victime, dans les premières heures, de la brutalité des Soviétiques : elle avait été violée un couteau sous la gorge. À présent, pour la punir d'avoir appartenu à la Ligue des jeunes filles allemandes, les Soviétiques lui faisaient dégager des corps en décomposition de la boue accumulée dans un souterrain. Ses camarades de travail et elle étaient « commandées à coups de fouet comme des esclaves », et dès qu'elle s'appuyait un instant sur sa pelle, « on lui hurlait de se remettre au travail, et on la menaçait de la frapper¹² ».

Marta Hillers, elle aussi réquisitionnée, s'était rendue au point de rassemblement du Rathaus avec un seau et une pelle. « La pluie tombait sans discontinuer – tantôt une légère bruine, tantôt une pluie diluvienne. » Sa robe en tricot fut vite

complètement trempée. « Nous avons malgré tout continué à manier les pelles pour remplir de terre les seaux les uns après les autres, prenant garde de ne jamais interrompre la chaîne [...]. Une fois qu'un chariot était chargé, quatre d'entre nous le poussaient jusqu'à la tranchée¹³. »

Dès que les premières voies de circulation furent dégagées, des vivres purent arriver en ville. Marta Hillers eut droit à ses premières rations le 19 mai : du gruau de céréales, du porc séché et un peu de sucre. « Le gruau était plein de balle, le sucre grumeleux, car il avait pris l'eau, et la viande durcie par le sel, mais c'était quand même de la nourriture¹⁴. »

Ruth Andreas-Friedrich dut attendre encore quatre semaines avant de recevoir des aliments protéinés. « C'est à cause des difficultés de transport, m'a expliqué le boucher en me servant à la louche une sorte de chair semi-liquide sur la balance. "De la saucisse, m'a dit son employé, de la saucisse de foie ! Je vous conseille vivement de tout manger rapidement"¹⁵. »

L'action énergique de Berzarine porta bientôt ses fruits. Les premiers bus commencèrent à circuler moins de cinq jours après la capitulation allemande, et, dès le lendemain, une ligne de métro fut partiellement rouverte. Le 6 juin, l'électricité revint, à la grande joie de Frau Andreas-Friedrich. « Il y a une heure, la lumière est revenue, écrivit-elle dans son journal le soir même. [...] On ne peut pas comprendre combien c'est important si on n'en a pas été soi-même privé¹⁶. »

L'eau du robinet se remit aussi à couler, d'abord brune, mais bientôt claire et limpide. À l'issue de cette première semaine de juin, le Berlin d'après-guerre avait même son premier journal, *Die Tägliche Rundschau* (La Revue quotidienne). Les Berlinoises le surnommèrent immédiatement *Die Klägliche Rundschau* (La Revue lamentable) car il ne diffusait que la propagande soviétique. Dans le premier numéro parut un message personnel de Staline aux habitants de Berlin les remerciant de « leurs généreux dons » à ses soldats¹⁷. Un message qui résonna douloureusement pour toutes les victimes de vols et de viols.

La propagande était l'une des priorités de Berzarine, comme Friedrich Luft devait en faire l'expérience. Ayant informé les autorités qu'il était journaliste, il fut invité à participer à la toute nouvelle Société pour l'amitié germano-soviétique, créée moins de deux semaines après la capitulation allemande.

« Et soudain, les hautes portes se sont ouvertes et j'ai vu le plus énorme et somptueux buffet de ma vie, avec du caviar, des gâteaux, du beurre et de la viande, et toutes sortes d'autres mets. » D'autant plus incroyable que quelques jours plus tôt seulement, Luft survivait tout juste dans sa cave, n'ayant pour boire que l'eau qu'il aspirait des radiateurs.

Pour certains invités, la tentation fut trop forte. « J'ai vu un célèbre critique de théâtre, un digne vieux monsieur, se bourrer de nourriture au point qu'au bout de quelques minutes il a titubé, livide, et s'est écroulé. » Il fut piétiné dans la ruée vers la nourriture. Dans la foule se trouvait un évêque protestant. « Il tenait une grande assiette d'une main et se servait de l'autre, empilant gâteaux, caviar et harengs – il attrapait tout ce qu'il arrivait à atteindre¹⁸. » Lorsque son assiette fut pleine, il se mit à bourrer ses poches de nourriture. Lorsqu'il eut terminé, sa croix d'argent géante était maculée de caviar et de crème.

Luft fut reconnaissant d'avoir de la nourriture ce jour-là, mais il ne tarda pas à s'alarmer de quelques particularités du nouveau régime de Berzarine. On lui expliqua que tous les immeubles de Berlin allaient devoir héberger un gardien dont la tâche serait d'avoir à l'œil les habitants. Après douze ans à vivre sous le contrôle de la Gestapo, Luft trouva très inquiétante cette forme instituée de surveillance des gens.

Et cela ne s'arrêtait pas là. Le moindre renseignement devait être transmis pour traitement au QG du général Berzarine, dans le quartier de Karlshorst devenu enceinte militaire fortifiée. Grigori Klimov, un commandant de l'Armée rouge qui travaillait là, raconte : « Pour des raisons de sécurité, Karlshorst vivait dans un état de semi-siège. Tout le quartier était entouré de postes de garde. Les rues étaient interdites à la circulation après 21 heures¹⁹. »

L'endroit devint vite le Kremlin de Berlin, siège de l'administration militaire soviétique non seulement pour la ville, mais aussi pour le reste de l'Allemagne occupée par les Soviétiques. Un employé rapporte que tous les ordres partaient de ce centre. « À travers mes mains passaient les télégrammes top secret, les ordres, les instructions et les directives de l'état-major et du Kremlin [...], nous étions le centre névralgique, le cerveau de

toutes les décisions²⁰. » Le destin de Berlin dépendait entièrement de Karlshorst.

L'une des grandes priorités pour Nikolaï Berzarine était de découvrir ce qu'il était advenu d'Adolf Hitler, car personne ne savait s'il était vraiment mort. Berzarine délégua cette tâche au colonel Vassili Gorbushin, qu'il chargea d'enquêter.

Ne parlant pas allemand, Gorbushin travailla en étroite collaboration avec la seule femme de son équipe, une interprète militaire de vingt-cinq ans nommée Elena Rjevskaja, dont les doux yeux mélancoliques avaient été témoins de bien des souffrances depuis son arrivée à Berlin avec la première vague de soldats.

D'innombrables rumeurs que rien ne permettait d'étayer circulaient sur Hitler, dont on disait qu'il avait pris la fuite. Il fallut plusieurs jours à Elena Rjevskaja pour trouver un témoin crédible des dernières heures de Hitler à Berlin. Harry Mengershausen, l'un de ses gardes du corps SS, était catégorique : le Führer s'était suicidé. Il avait vu de ses yeux brûler les cadavres de Hitler et d'Eva Braun dans le jardin de la chancellerie du Reich.

Or justement, les troupes soviétiques venaient de déterrer les restes calcinés de deux corps humains ensevelis dans une fosse sommaire à la chancellerie. Le témoignage de Mengershausen permettait de supposer qu'il s'agissait des corps de Hitler et d'Eva Braun. « Nous avons trouvé le chaînon manquant dans notre enquête, écrivit Elena Rjevskaja. Quelqu'un ayant participé de la crémation des corps ou en ayant été témoin²¹. »

L'autopsie de ces sinistres cadavres fut réalisée par le bien nommé Dr Faust Shkaravski, médecin militaire appartenant à l'unité chirurgicale mobile de l'hôpital de campagne n° 496. « Les restes d'un corps masculin abîmé par le feu m'ont été livrés dans une caisse en bois²² », peut-on lire dans son rapport d'autopsie. Le médecin trouva des éclats de verre dans la bouche du cadavre qui pouvaient provenir d'une petite ampoule. Ne décelant pas de blessure par balle sur le crâne gravement endommagé, il conclut à une mort causée « par un empoisonnement au cyanure²³ ». Il nota également que le cadavre n'avait qu'un seul testicule.

Peu après l'autopsie, Elena Rjevskaja fut convoquée dans le bureau du colonel Gorbushin, où ce dernier lui remit un écrin pourpre doublé de satin, « le genre de boîte utilisée pour les flacons de parfum ou les bijoux bon marché ». Curieuse, elle demanda ce qu'il contenait. Gorbushin lui apprit que c'était un morceau de la mâchoire de Hitler « que j'étais chargée de protéger au péril de ma vie s'il le fallait ».

Elle mit la boîte dans sa poche, bien consciente qu'on venait de lui confier un objet extrêmement précieux, peut-être la preuve irréfutable de la mort de Hitler, sachant que la dentition n'est jamais identique d'une personne à l'autre. Il ne lui restait plus qu'à retrouver le dentiste de Hitler.

Plus facile à dire qu'à faire. Le dentiste en question, le Pr Hugo Blaschke, avait fui à Berchtesgaden, mais on disait que son assistante, une femme de trente-cinq ans nommée Käthe Heusermann, était restée à Berlin. Elle s'était penchée sur la bouche de Hitler pour aider le Pr Blaschke à y réaliser des plombages et des bridges.

L'équipe de Gorbushin dénicha sans grandes difficultés Fräulein Heusermann. Celle-ci éclata en sanglots quand on lui dit qu'elle allait être interrogée, peut-être parce qu'elle avait déjà été violée à deux reprises par des soldats russes. Une fois rassurée par Elena Rjevskaja, elle révéla que les radios de la mâchoire de Hitler étaient très certainement restées dans la pièce où officiait le Pr Blaschke, à la chancellerie du Reich. Ce fut donc à la chancellerie qu'ils allèrent poursuivre l'enquête.

« Nous n'avions qu'une lampe torche pour nous trois, rapporta Elena Rjevskaja. L'endroit était sombre, désert, et plutôt sinistre. » Les portes en chêne massif avaient été fendues par les explosions d'obus, et les lustres tombés avaient envoyé voler des pampilles sur le sol de marbre rouge. Mais Käthe Heusermann connaissait bien le « tombeau des pharaons », comme elle disait, et elle les conduisit au minuscule réduit où le dentiste avait traité Hitler.

« Le faisceau de la torche a éclairé un fauteuil de dentiste, un canapé pourvu d'un appuie-tête réglable, et un tout petit bureau. » Ce qui les intéressait leur faisait face, le meuble contenant le dossier médical et les radiographies des dents de Hitler. « Nous avons eu de la chance, témoigna Elena

Rjevskaïa, une chance incroyable que la tempête qui avait dévasté le bunker quelques jours plus tôt ait laissé intacte la petite salle de soins. » Sans être experte, elle put constater que les radios correspondaient en tout point au morceau de mâchoire qu'elle transportait. Käthe Heusermann le confirma : « Ce sont les dents d'Adolf Hitler²⁴. »

Fräulein Heusermann dut amèrement regretter ces paroles qui lui coûtèrent très cher : elle fut arrêtée, transférée à Moscou et gardée à l'isolement sans jugement. Après avoir attendu six ans son procès, elle fut déclarée coupable et condamnée à dix ans de goulag en Sibérie²⁵. Elle ne fut pas rapatriée en Allemagne avant 1955. Cette sanction cruelle servait les intérêts de l'État soviétique. Staline voulait en effet cacher que Hitler s'était suicidé et encourager les rumeurs faisant état d'une possible fuite à l'étranger, ce qui pourrait servir comme arme de propagande contre les Alliés occidentaux.

C'est ce que put constater Harry Hopkins, conseiller diplomatique du président américain, quand il se rendit à Moscou moins de quinze jours après l'aboutissement de l'enquête soviétique sur la mort de Hitler. Au cours d'une conversation avec Staline, Hopkins dit qu'il se réjouissait de visiter Berlin et ajouta en plaisantant qu'il « pourrait peut-être même retrouver le corps de Hitler ». Staline déclara que c'était peu probable, étant donné que « Bormann, Goebbels, Hitler et probablement Krebs s'étaient échappés et se cachaient²⁶ ». Plus tard, au cours de la même conversation, Staline réitéra ce mensonge, répétant à Hopkins qu'il était convaincu que la thèse du suicide était fausse et « que Hitler était toujours vivant²⁷ ».

Depuis la signature de la capitulation allemande par le général Alfred Jodl le lundi 7 mai 1945, l'avancée des armées alliées occidentales était arrêtée sur une ligne s'étendant de la Baltique, au nord, à la Bavière, au sud. La 9^e armée du lieutenant général William H. Simpson était la plus proche de Berlin, ses troupes étant stationnées sur l'Elbe, à quelque quatre-vingts kilomètres à l'ouest de la capitale. Les effectifs du gouvernement militaire du colonel Frank Howley, arrêtés dans la petite ville de Gütersloh, se trouvaient beaucoup plus à l'ouest, à quatre cents kilomètres de leur objectif.

Howley attendait avec impatience que l'avancée reprenne. « Mon unité rongerait son frein, fin prête à partir, dit-il. Nous avions réquisitionné des voitures allemandes que nous avons repeintes et remisées dans des garages spéciaux. » Pourtant, l'ordre du départ n'arrivait pas et on l'avertit que « de nombreux problèmes restaient en suspens²⁸ ». Il n'en pouvait plus d'attendre, et se réjouissait à l'idée de rencontrer ses alliés soviétiques. Il s'était forgé d'eux une image précise : « De grands et joyeux gaillards, joueurs de balalaïka, qui buvaient des quantités prodigieuses de vodka et étaient amateurs du beau sexe. » Il avait hâte de trinquer avec eux avant de passer à des considérations plus sérieuses. « J'étais totalement optimiste, et j'étais persuadé que nous allions devenir d'excellents amis, expliqua-t-il. Pas un instant il ne m'est venu à l'idée qu'il pourrait en être autrement²⁹. »

Le général de brigade Hinde était tout aussi impatient d'entrer dans la capitale allemande. Voilà près de six mois qu'il avait été nommé, mais son équipe et lui étaient encore plus éloignés de Berlin que Howley et ses hommes, puisqu'ils se trouvaient à près de six cents kilomètres à l'ouest de la capitale. Harold Hays éprouvait « une excitation difficilement contenue dans l'attente de renouer avec l'action ». Mais très vite l'excitation retomba au point qu'ils durent chercher des sensations fortes pour tromper l'ennui. Hays emprunta une jeep et se rendit dans le Harz, région montagneuse destinée à devenir la zone frontalière entre les secteurs britannique et soviétique de l'Allemagne occupée. Des nouvelles de ce qu'il advenait de Berlin avaient déjà atteint les villages, et un réel sentiment de peur s'installait. « On aurait cru que les gens et les bêtes attendaient la survenue d'un cataclysmique, et que la nature elle-même retenait son souffle³⁰. »

Hinde ne perdait pas son temps, il tâchait d'apprendre tout ce qui pourrait l'aider à accomplir la difficile tâche qui l'attendait. Il n'était jamais allé en Union soviétique et ne parlait pas russe, mais il était un fervent admirateur de la littérature russe et avait lu beaucoup de classiques du XIX^e siècle, comme Dostoïevski, Tolstoï et Tchekhov. « Les Russes ne sont pas des Anglais qui parlent une autre langue, expliqua-t-il à son équipe. C'est un peuple qui ne nous ressemble pas, avec un regard, des traditions, une histoire et des coutumes très

éloignés des nôtres, et qui sont à un niveau de civilisation totalement différent. » Il estimait indispensable que ses hommes nouent des relations amicales avec leurs alliés soviétiques, afin de briser la « barrière de suspicion³¹ ». Tout comme Frank Howley, le général était impatient de travailler avec ses alliés soviétiques.

Main basse sur Berlin

Lors des sièges du Moyen Âge, on épargnait les villes qui se rendaient sans combattre, alors que celles qui résistaient se voyaient infliger un bain de sang et étaient mises à sac. Il en fut ainsi quand les Croisés s'emparèrent de Jérusalem en 1099, et lors de la prise de Constantinople par Mehmet II en 1453. Berlin devait subir le même sort, à la différence que les trois jours de pillage traditionnels se prolongèrent pendant deux longs mois. Les soldats soviétiques disposaient d'une fenêtre d'action plus grande que nécessaire pour faire main basse sur la ville avant que les Britanniques et les Américains n'arrivent.

Les directives des hauts responsables de l'administration militaire soviétique de Karlshorst étaient claires : « Prenez tout ce que vous trouverez dans le secteur ouest de Berlin. C'est bien compris ? Prenez absolument tout ! Et ce que vous ne pouvez pas prendre, détruisez-le. Surtout ne laissez rien aux Alliés. Pas une machine, pas un lit pour dormir, pas même un pot de chambre pour pisser¹ ! » Le général Berzarine émit également un décret à l'intention des Berlinoises stipulant que tous les objets de valeur devaient être remis au nouveau gouvernement, y compris les radios et les téléphones.

Du côté soviétique, tout le monde n'approuvait pas la razzia. Le colonel Grigori Tokaev vit avec inquiétude les petits chapardages se généraliser et s'amplifier. Dans ses Mémoires,

des années plus tard, il écrivit que « des montres, des bagues et autres objets personnels étaient dérobés sans scrupule aux Allemands en pleine rue au nom de la “libération soviétique” et que des postes de radio étaient volés dans les maisons comme des pommes dans un verger² ».

Une fois ces petits objets empochés, les soldats passèrent à de plus grosses prises. Les canapés et les lits furent réquisitionnés et emballés en attendant d’être transportés en Russie, tout comme les machines à coudre, les robinets de salle de bains et les bicyclettes. « Tout ce que les hommes ne pouvaient pas prendre était détruit, rapporte Tokaev. Miroirs, réfrigérateurs, machines à laver, postes de radio, bibliothèques – tout ce qui n’était pas facilement transportable était criblé de balles³. »

Ruth Andreas-Friedrich prit connaissance du décret de Berzarine ordonnant la confiscation de toute possession particulière au cours de la deuxième semaine de mai. Des avis avaient été affichés sur les bâtiments publics, sommant la population de remettre aux autorités les objets tels que les téléphones et les machines à écrire. « Ceux qui refuseront de s’en séparer seront fusillés. » En se rendant au point de collecte de son quartier, elle vit un spectacle désolant : « La pluie coule sur le placage en acajou de toutes les radios Blaupunkt, Telefunken, Philips et Super Siemens. Elles sont empilées les unes sur les autres, remisées dans les coins [...], à peine un quart d’entre elles seront encore utilisables après la confiscation. »

Sur la Pariserplatz, elle vit une horde de soldats occupés à piller le célèbre hôtel *Adlon*. Ils se servaient, prenant les miroirs dorés, les beaux fauteuils et les matelas. Quelques jours plus tard, alors qu’elle se trouvait dans la banlieue, elle vit une longue procession de camions lourdement chargés se dirigeant vers la Russie. « Pendant quatre ans, leurs affaires ont circulé d’est en ouest, remarqua son ami Walter Seitz. Maintenant, ce sont les nôtres qui vont chez eux⁴. »

Une grande partie de ce matériel ne devait jamais atteindre sa destination, car de nombreuses voies ferrées menant à l’Est avaient été arrachées pour être récupérées comme butin de guerre et peu de trains arrivaient à rejoindre la Russie. « D’énormes caisses s’empilaient dans les gares, portant des adresses en caractères cyrilliques – à destination de Moscou,

Odessa et Kharkov, écrivit un observateur. Les caisses continuaient d'affluer, mais les Berlinois se doutaient que les pianos, les téléphones et les postes de radio n'atteindraient jamais leur destination⁵. »

Ce pillage généralisé offrit, par hasard, des aubaines à quelques chanceux. À Potsdam, Valérie Hoecke apprit par un voisin que quelqu'un, probablement un pillard soviétique, « avait jeté ce qui ressemblait à une bibliothèque entière sur le bord de la petite route qui menait à la colonie russe Alexandrowka ». Le voisin suggéra de mettre les livres « à brûler dans le poêle pour se chauffer⁶ ». En allant jeter un coup d'œil, Mme Hoecke se rendit compte que c'étaient des livres de collection, et que les tampons indiquaient qu'ils avaient appartenu à l'illustre famille von Jagow. Elle envoya ses enfants les chercher et il leur fallut pratiquement tout l'après-midi pour les rapporter chez eux. Dans ce butin se trouvaient les œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau, tout Dostoïevski et des ouvrages sur l'Antiquité grecque et romaine.

Le commandant soviétique de Berlin, Nikolaï Berzarine, fit venir des experts de Moscou pour l'aider à récupérer les grands trésors artistiques et culturels de Berlin. Les collections de la capitale allemande se concentraient dans l'îlot des musées, au centre-ville. C'était là que se trouvaient le Kaiser Friedrich Museum, le Pergamon Museum, les Altes (ancien) et Neues (nouveau) Museum. La ville abritait également un musée des Arts décoratifs, le Musée ethnologique et le Schlossmuseum, ainsi que de nombreux autres lieux d'exposition et palais impériaux.

Le régime nazi avait mis à l'abri des trésors inestimables dans les tours anti-aériennes de Berlin, les *Flaktürme* – de massives forteresses en béton de plusieurs étages. Les œuvres d'art étaient surtout regroupées dans deux des plus grandes, l'une au zoo de Berlin et l'autre dans le district de Friedrichshain. La tour de DCA de Friedrichshain servait d'entrepôt à la magnifique collection de chefs-d'œuvre de la Renaissance du Kaiser Friedrich Museum, notamment des toiles du Caravage, du Tintoret, de Cranach et de Rubens – soit quatre cent onze toiles immenses qui constituaient le noyau de la collection. Cent soixante tableaux italiens plus petits s'y trouvaient aussi,

ainsi que quatre cents sculptures (de Donatello et autres maîtres florentins), de même que dix mille antiquités et objets d'art en verre.

À la *Flakturm* du zoo se trouvaient également quelques-unes des plus grandes merveilles de la civilisation occidentale : le grand autel de Pergame provenant d'Asie Mineure, trois caisses contenant une partie du Trésor de Priam de la légendaire collection Schliemann, et la célèbre tête de la reine Néfertiti du Musée égyptien de Berlin. Il y avait aussi des porcelaines chinoises, des sculptures japonaises, des figurines en terre cuite et des milliers de dessins roulés, dont les illustrations de Botticelli pour la *Divine Comédie* et les études de Grünewald pour le retable d'Issenheim.

Ayant appris l'existence de ces dépôts par Walter Ulbricht, Nikolai Berzarine se rendit à la *Flakturm* du zoo dans les heures qui suivirent la prise de la ville. Il y rencontra Wilhelm Unverzagt, directeur du Musée de la préhistoire et de la protohistoire, qui s'était attribué le rôle de gardien des lieux. Ce dernier ayant exprimé ses craintes de voir piller les œuvres, Berzarine lui promit que, « très bientôt, le Comité spécial les emporterait pour les entreposer en sécurité⁷ ».

Berzarine comprit que, s'il voulait profiter de cette occasion unique de récupérer des œuvres d'art, il faudrait agir vite. Selon la division prévue pour le Berlin d'après-guerre, la *Flakturm* du zoo se trouverait dans le secteur britannique. Il semblait évident au commandant soviétique que les Britanniques s'approprieraient tous les trésors des musées s'ils n'étaient pas enlevés avant leur arrivée.

Le maréchal Joukov convint avec Berzarine que le déménagement devait commencer dans les plus brefs délais et convoqua le chef du SMERSH, la toute-puissante agence de contre-espionnage militaire. « Vous avez vingt-quatre heures pour tout évacuer de la *Flakturm* du zoo », dit-il. Lorsqu'on lui démontra l'impossibilité d'exécuter son ordre en raison de la quantité de butin, Joukov transigea : « Si ce n'est pas en vingt-quatre heures, [alors] que tout soit évacué en quarante-huit heures⁸. »

On dépêcha d'abord les sapeurs de l'armée sur le site afin qu'ils abattent les arbres qui bordaient la tour et pratiquent une grande brèche à l'explosif dans le mur en béton. Un

camion-grue mobile fut alors installé devant l'ouverture pour soulever les énormes blocs de pierre composant l'autel de Pergame. « Quarante soldats-ouvriers s'attaquèrent joyeusement aux sculptures avec des pioches et des barres à mine. Les frises furent de nouveau arrachées à leurs murs, chargées sur des wagons plats, et on ne les revit plus jamais. » C'est ce que rapporta un témoin qui assista à la mise en caisses des sculptures. « Avec cela partirent aussi une centaine d'autres sculptures et œuvres architecturales grecques de premier ordre, provenant d'Olympie, de Samos, de Priène et de Milet, de Didymes et de Baalbek, apportées à Berlin grâce au travail acharné des archéologues. » Les démenageurs étaient dirigés par l'historien de l'art Viktor Lazarev, qu'on avait fait venir par avion de Moscou. Une stupéfiante quantité de trésors fut retirée du bâtiment. « Sept mille vases grecs, mille huit cents statues, neuf mille pierres précieuses antiques, six mille cinq cents terres cuites, des figurines de Tanagra et des milliers d'objets de moindre importance furent retirés du seul département des antiquités grecques⁹. »

Et ce ne fut que le début du plus grand pillage de l'histoire du monde. Autels byzantins, textiles coptes, sculptures italiennes et armes anciennes françaises furent mis en caisses et transportés dans un abattoir du secteur soviétique de la ville. Les œuvres de Mantegna, Goya et Ghirlandaio furent retirées de l'île aux musées, de même que la *Madone Sixtine* de Raphaël, et les toiles de Van Dyck et du Caravage. Des milliers de manuscrits médiévaux et sept millions de livres rares prirent le même chemin. Un témoin direct vit des coffres en fer débordant de pièces de monnaie antiques d'une valeur inestimable.

« Tout doit être transporté à Moscou immédiatement, ordonna Viktor Lazarev. Envoyez immédiatement à Moscou tout ce qui a été enlevé de la tour de DCA du zoo et les objets d'art des musées se trouvant dans nos dépôts¹⁰. » Lazarev savait que Berlin abritait également des collections privées, dont beaucoup avaient été saisies par les nazis. Il ordonna donc qu'elles soient retrouvées et confisquées. Son équipe s'y employa, et récupéra des œuvres provenant des célèbres collections Koehler et Gerstenberg, comme le *Jean-Baptiste* du Greco et le *Portrait de Lola Jiménez* de Goya.

Dans cette course effrénée au pillage, d'inévitables accidents se produisirent. Le plus terrible, un incendie, eut lieu le 5 mai à la *Flakturm* de Friedrichshain. Les Soviétiques prétendirent que le feu avait été allumé par des officiers SS fanatiques, d'autres pensaient plutôt qu'il avait été déclenché par des voleurs s'éclairant au flambeau. Cela ne changea rien au résultat : les flammes consumèrent certains des plus grands trésors de la civilisation occidentale : des toiles de Fra Angelico, Rubens et Reynolds, ainsi que des dizaines de milliers d'antiquités.

À la fin mai, le premier train chargé de ces prises de guerre quitta Berlin pour le long voyage vers Moscou. Quelques semaines plus tard, un avion-cargo militaire suivit, transportant dans sa soute l'or de Troie et les trésors du Musée ethnologique. Ce furent des centaines de trains débordant de richesses inestimables qui partirent de la gare de Lichtenberg dans les semaines suivantes. Les brigades soviétiques chargées de les convoier en profitèrent pour transporter leur propre butin : radios, violons, fourrures et vélos, tapis, tapisseries et pianos.

Les conservateurs de musée soviétiques furent émerveillés en réceptionnant les trésors pris à Berlin. Le musée Pouchkine reçut trois mille caisses gigantesques remplies d'œuvres d'art pillées. Le Musée historique d'État de Moscou eut droit à douze mille cinq cents autres de ces envois. Personne ne s'était douté que Berlin rapporterait autant de richesses.

Du côté soviétique, certaines voix s'élevaient contre le pillage des musées berlinois et les rapines réalisées par les soldats de l'Armée rouge. Un important colonel s'entretint avec le maréchal Joukov pour dénoncer la situation. Le pillage, dit-il, souillait la réputation de l'armée soviétique qui n'avait pas besoin de cela. Joukov convint que « ces inconduites ternissaient [leurs] victoires¹¹ », mais il ne fit rien pour y mettre un terme. Le contraire aurait été étonnant : il était le pilleur en chef, et dépouillait les plus riches palais berlinois de leur mobilier et de leur argenterie familiale pour son usage personnel.

La démesure du butin qu'il envoyait en Russie pour son propre compte était telle que ses abus attirèrent l'attention. Ses premiers ennuis commencèrent lorsqu'on découvrit dans un train allant de Berlin à Odessa, qui avait été arrêté pour être fouillé, quatre-vingt-cinq caisses de meubles adressées

à son domicile. Averti, Staline ordonna une visite discrète de l'appartement moscovite de Joukov et de sa datcha de Roublevo. L'enquête fut menée par Viktor Abakoumov, chef de la sécurité d'État, qui éprouva un choc en entrant par effraction dans la datcha de Joukov. Dans la pénombre, les rouleaux de riches étoffes évoquaient les trésors amassés dans la cale d'un galion espagnol. Soies, brocarts et fourrures s'empilaient jusqu'au plafond. Il y avait des tapisseries et des tapis de valeur inestimable provenant des palais de Potsdam (quarante-quatre au total), ainsi que des peintures classiques, de la vaisselle en porcelaine, des fusils de chasse Holland & Holland et de l'argenterie. « Pas un seul objet d'origine soviétique », précise le rapport officiel dressé par Abakoumov¹².

Mais ce butin entassé dans la datcha n'était, comme le précise le rapport, qu'une « goutte d'eau dans la mer¹³ ». Des centaines d'autres trésors furent découverts dans l'appartement moscovite : des objets en or, montres de gousset, étuis à cigarettes et pendentifs, ainsi que des diamants et des colliers précieux.

L'enquête qui suivit s'intéressa en particulier à une valise que Joukov aurait remise au général Vladimir Kryoukov, mari de la célèbre chanteuse populaire Lidia Rouslanova chez laquelle on retrouva ladite valise qui contenait plus de deux cents diamants taillés et des dizaines d'émeraudes, de saphirs et de perles. Le général s'était également approprié cent dix kilos d'or et d'argent.

Joukov, Kryoukov et Rouslanova ne l'emportèrent pas au paradis. Ils furent diversement punis : dégradés, humiliés et enfermés au goulag. Mais cela, ce serait pour plus tard. Au cours du printemps 1945, Joukov se consacrait entièrement à la mise à sac de l'une des plus grandes capitales européennes.

Berlin brûlait encore quand un officier supérieur de Berzarine arriva à l'improviste au laboratoire scientifique de Manfred von Ardenne, sans doute le plus brillant physicien de sa génération. Von Ardenne avait tout pour lui : aristocrate, génialement intelligent, il était inventif à l'extrême et avait le don d'émerveiller ses contemporains. En 1928, alors qu'il n'avait que vingt et un ans, il avait hérité d'une partie de la fortune familiale et avait pu ainsi financer son propre laboratoire

de recherche à Berlin, dans le domaine de l'électronique appliquée. Ce laboratoire attira et employa très vite certains des plus grands physiciens allemands. Von Ardenne avait mis au point des équipements révolutionnaires, par exemple un microscope électronique, une installation de séparation isotopique et un cyclotron de soixante tonnes (une sorte d'accélérateur de particules utilisé dans la recherche nucléaire). En bref, avec son intelligence, son laboratoire et son personnel, von Ardenne serait un atout extrêmement précieux pour qui saurait le trouver dans les ruines de Berlin.

Peu avant l'arrivée de l'Armée rouge, les collègues de von Ardenne lui avaient conseillé de fuir et de réimplanter son laboratoire dans une région de l'ouest de l'Allemagne. Beaucoup de scientifiques du prestigieux Institut Kaiser-Wilhelm de Berlin avaient déjà pris la direction de l'Ouest, estimant qu'il valait mieux être capturé par les Américains ou les Britanniques que par les Russes. Parmi ces scientifiques figuraient deux lauréats du prix Nobel, Otto Hahn et Werner Heisenberg, l'un et l'autre experts en physique nucléaire.

Manfred von Ardenne avait refusé de se joindre à ses collègues, en partie à cause de ses opinions politiques. Antinazi convaincu, il ne redoutait nullement les Soviétiques. « Je savais que la répartition territoriale se ferait entre l'Union soviétique et les puissances occidentales, devait-il dire plus tard, et j'ai décidé de rester du côté soviétique¹⁴. »

Pendant la bataille de Berlin, la principale préoccupation de von Ardenne avait été de sauver son laboratoire et ses collaborateurs. Le matériel scientifique avait été mis à l'abri dans un bunker souterrain du quartier de Lichterfelde, dont l'entrée avait été alors dissimulée derrière des meubles cassés et brûlés.

L'existence de ce bunker souterrain ayant été bientôt révélée à l'Académie des sciences soviétique, Manfred von Ardenne fut traité en hôte de marque. Le général Avramii Zaveniagin, délégué à la recherche nucléaire du ministère de l'Intérieur soviétique, homme charmant et persuasif, se présenta dans son laboratoire pour lui faire une offre alléchante – il deviendrait directeur d'un institut de recherche situé à Moscou, où il jouirait d'un financement illimité et de tout l'équipement nécessaire. Von Ardenne ne se fit pas prier. « Il ne m'a fallu que quelques secondes pour accepter cette étonnante

proposition. » Il ne vit pas d'inconvénient à aller à Moscou pour discuter de ses conditions d'embauche.

Quarante-huit heures plus tard, il était conduit avec sa femme Bettina à un aérodrome à l'extérieur de Berlin où l'attendait un avion de transport Douglas, que l'on avait reconverti en l'équipant de canapés luxueux et de tapis épais. « Nous avons dit au revoir à nos enfants le cœur relativement léger, car nous ne partions que pour deux semaines afin de discuter du contrat. »

Ils eurent une légère inquiétude à leur arrivée à l'aéroport militaire de Vnoukovo lors de la prise de contact avec leur interprète qui, dès les premiers mots, exprima sa surprise qu'ils n'aient pas emmené leurs enfants. « Cela nous a fait pas mal réfléchir », devait avouer von Ardenne.

Ces premiers doutes furent balayés par la joie d'arriver dans la capitale soviétique, où les palais enneigés semblaient ceux d'un pays de conte de fées. Leur chauffeur leur fit traverser d'épaisses forêts de pins et s'arrêta devant une grande datcha. « Et puis, raconte von Ardenne, nous sommes allés de surprise en surprise. »

Quelques heures plus tôt, ils vivaient encore dans la précarité la plus extrême au fond de leur laboratoire souterrain, et voilà qu'à la datcha ils nageaient dans le luxe. « Il y avait un nombreux personnel pour s'occuper de nous : un cuisinier portant une toque blanche, deux femmes de chambre et un responsable du chauffage. »

Les von Ardenne passèrent à table dès que leurs bagages furent sortis de la voiture. « La porte de la salle à manger s'est ouverte de façon théâtrale, et nous avons été inondés de lumière. Nos yeux se sont posés sur une table de fête couverte d'une nappe blanche. » Von Ardenne crut rêver. « La guerre nous avait habitués à la portion congrue. » Et voilà qu'ils se trouvaient devant un vrai festin. « Une soupe épaisse avec de la crème, des poulets rôtis, du pain blanc, du beurre, beaucoup de jambon de toutes sortes, plusieurs fromages différents, des desserts, des vins, de la vodka, de la bière et du café. » Von Ardenne se sentit coupable un instant, lorsqu'il pensa à ses enfants restés à Berlin, mais cela ne dura pas. « Nous avons décidé d'en profiter », rapporta-t-il.